JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL DE MÉMOIRES

ET DE NOTICES

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

TOME CCIII

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ÉDITIONS ERNEST LEROUX, RUE BONAPARTE. 28

MDCCCCXXIII

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET-SEPTEMBRE 1923.

PRÉ-ARYEN ET PRÉ-DRAVIDIEN DANS L'INDE,

PAR

SYLVAIN LÉVI.

La nomenclature géographique de l'Inde ancienne présente un certain nombre de vocables constituant des couples presque identiques, différenciés entre eux seulement par la nature de la consonne initiale. Je me propose d'en examiner ici quelques-uns.

1. Kosala – Tosala. — Le nom du Kosala est familier aux épopées sanscrites. Le Rāmāyaṇa s'ouvre par un éloge du pays des Kosala, sur les bords de la Sarayū; Daśaratha, le père de Rāma, est roi du pays de Kosala; la mère de Rāma est Kausalyā « la Kosalienne »; la ville d'Ayodhyā, capitale du royaume de Kosala, est désignée couramment comme Kosalā. Le Mahā-Bhārata mentionne souvent le peuple et la ville; il associe les Kosala aux Kāśi, aux Matsya, aux Karūṣa, aux Cedi, aux Puṇḍra. Dans les récits qui se rattachent à la vie et à l'enseignement du Bouddha, le Kosala tient aussi une grande place; c'est le plus important des royaumes du Nord de l'Inde; le roi

Prasenajit, contemporain du Bouddha, a sa capitale à Śrāvastī. Le nom des Kosala remonte même aux temps védiques; il est mentionné, associé aux Videha, dans le Śatapatha Brāhmaṇa, I, 4, 1, 17. Parmi les Kośala, le MahāBhārata distingue ceux de l'Est (Pūrva°, Prāk°) et ceux du Nord (Uttara°); le Rāmāyaṇa distingue ceux du Nord (Uttara°) des Kosala par excellence (VII, 107, 7). Plus tard, le Kosala propre (Kosala-deśa) ou Grand Kosala (Mahā°) reçoit la désignation de Kosala méridional (Dakṣiṇa°); c'est sous cette appellation qu'il paraît fréquemment dans l'épigraphie du moyen âge. Tandis que le Kosala du Nord est le pays d'Oudh au nord du Gange, le Kosala du Sud s'étend entre le Bérar et l'Orissa d'une part, l'Amarkantak et Bastar d'autre part. La région du Chhattisgarh en est le noyau, le long du cours supérieur de la Mahanadi.

Le nom du Tosala n'a pas acquis la même notoriété que celui du Kosala. On le rencontre, soudé au nom du Kosala et probablement sauvé de l'oubli par le prestige de son jumeau, *Atharvaveda Pariśiṣṭa*, chap. 56, dans une liste de peuples en rapport avec le Sud-Est; le Kosala de ce passage doit donc désigner le Dakṣiṇa-Kosala; de même dans les listes géographiques de quelques Purāṇa (*Matsya P.*, 113, 53; *Mārkaṇḍeya P.*, 57, 54 = *Vāyu P.*, 45, 133 : Tośalāḥ Kośalāḥ); de même encore dans un curieux résumé de la géographie indienne que Vāgbhaṭa a fait entrer dans le commentaire de son *Art poétique* (*Kāvyānuśāsana*, éd. Kāvyamālā, p. 4, 4) : *Vārāṇasyāḥ parataḥ pūrvadeśaḥ | yatrĀṅgaKaliṅgaKosalaTosalOtkala.....;* Hemacandra a reproduit tout ce développement dans son traité sur le même sujet, et qui porte le même titre (*Kāvyānuśāsana*, éd. Kāvyamālā, adhy. 3, p. 127). Tosala ou Tosalaka, «l'originaire du Tosala», est le nom d'un lutteur vaincu par Kṛṣṇa (*Harivaṁśa*, II, 30, 50; 48; 55; *Viṣṇu Purāṇa*, trad. Wilson², vol. V, p. 39). Tosaliputra, prâcrit Tosa-

līputta «le fils de la Tosalienne», est un docteur jaina qui fut le maître d'Ārya Rakṣitā ou Rakṣitasvāmin, disciple et successeur du dernier des Daśapūrvin, Vajra (*Āvaśyaka,* nijjutti 8, dans *Ind. Stud.,* XVII, 63; Hemacandra, *Pariśiṣṭaparvan,* XIII, 38). Le nom de Tosalī (au féminin) n'est guère connu des indianistes que grâce aux inscriptions d'Aśoka; deux des édits séparés, ceux de Dhauli, sont adressés au Kumāra et aux Mahāmātra qui sont à Tosalī (*Tosaliyaṁ mahāmāta nagaraviyahālaka,* 1; *Tosaliyaṁ kumāle mahāmātā ca,* 2). Le nom de Tosalī devait s'appliquer aussi à une région, puisque nous trouvons la mention de Tosalī du Nord (Uttara-tosalī) et de Tosalī du Sud (Dakṣiṇa-tosalī); le roi d'Orissa Śubhakaradeva, qui règne à la fin du VIIIe siècle, puisqu'il adresse comme présent à l'empereur de Chine son propre exemplaire du Gaṇḍavyūha en 795, date une charte de donation d'Uttaratosalī (*Ep. Ind.,* XV, p. 3). Une donation de Śivarāja en 283 [gupta] = 601 A.D. (*Ep. Ind.,* IX, 286) trouvée à Patiakella, mentionne Dakṣiṇa-tosalī dans un contexte assez obscur, soit comme la résidence de son suzerain, ainsi que l'entend l'éditeur de l'inscription M. Banerji, soit comme le district où se trouve la localité de Vortanoka, d'où la charte est datée. Ces deux chartes ont été l'une et l'autre retrouvées en Orissa, dans le district de Cuttack. C'est aussi dans ce district qu'est situé Dhauli, à 4 milles Sud-Sud-Ouest de Bhuvanesvar; les inscriptions d'Aśoka y sont gravées sur un rocher appelé Aswastama, près du sommet d'une colline basse. Il est donc évident que Tosalī occupait à peu près le site où est aujourd'hui Dhauli. Il n'y a pas à tenir compte de l'indication fournie par Ptolémée qui place Tōsalei ou Tōsalē dans l'Inde outre-Gange, par 150° Est et 23° 20′ Nord, sur le chemin du Gange à la Presqu'île de l'Or (Khrusē Khersonēsos), dans le voisinage des Kirāta (Kirrhadia, Tiladai), au centre d'une région qui serait aujourd'hui le pays de Sylhet et de Manipur.

Comme pour augmenter notre confusion, Ptolémée place à 5° Sud et 4° Est de Tōsalei une ville de Trilingon ou Triglypton, qu'il qualifie de *βασίλειον* «résidence royale», et qui semble bien être le Triliṅga, dont nous aurons à traiter tout à l'heure, région située en effet au Sud de Tosalī, mais au Sud-Sud-Ouest, et le long de la côte occidentale du golfe du Bengale, dans l'Inde cisgangétique pour nous conformer à la division adoptée par Ptolémée. Les autres villes énumérées par Ptolémée dans le même paragraphe n'ont pas encore pu être identifiées : Rhandamarkotta, où il y a beaucoup de nard; Athēnagouron, Maniaina (Maniataia) et, par delà Tōsalei, Alosanga, Adeisaga, Kimara, Parisara, Tougma qui est une capitale (mētropolis), etc. On me permettra en passant d'apporter pour le premier de ces noms une suggestion qui pourra amener à une identification positive, en écartant tout au moins les interprétations antérieures que Mac Crindle (*Ind. Ant.,* XIII, 382) a résumées dans une note substantielle. «Rhadamarkotta (v. l. Rhandamarkotta), [Vivien de] Saint-Martin l'a identifié avec Raṅgāmatī, ancienne capitale située sur la rive occidentale du Brahmapoutre inférieur, appelée aujourd'hui Udepur. Yule, qui accepte cette identification, donne comme la forme sanskrite du nom de cette ville : Raṅgamṛttikā. Le passage relatif au nard qui accompagne la mention de Rhadamarkotta dans la plupart des éditions est, au dire de Saint-Martin (*Étude,* p. 352 et note) manifestement corrompu. Quelques éditeurs corrigent *πολλὴ* «beaucoup» en *πόλεις* «villes» et ainsi Nardos devient le nom d'une ville et Rhadamarkotta le nom d'un district auquel appartiennent Nardos et les villes qui suivent dans la liste. Sur ce point, nous citerons un passage de Wilford dont les vues touchant Rhadamarkotta sont différentes. Il dit (*As. Res.,* XIV, 441) que Ptolémée a tracé assez bien les deux bras de la rivière d'Ava et la situation relative de deux villes si-

tuées sur ces deux bras, qui conservent encore leur nom ancien, transposé toutefois : Urathēna et Nardos ou Nardon; Urathēna est Rhādana, l'ancien nom d'Amarapur, et Nardon est Nartenh sur le Kayn-dween. Il dit que Nartenh était situé dans le pays de Rhandamarkoṭa, littéralement le Fort de Randamar, d'après lequel le pays entier était désigné.» Tous les exégètes me semblent avoir fait fausse voie; cependant Wilford a entrevu une partie de la solution. Le nom sanscrit du nard est *nalada;* une métathèse, toujours facile dans le cas de *r* en sanskrit, a donné *lan(a)da,* et secondairement *randa.* (Je ne crois pas inutile de rappeler que l'aspiration qui accompagne l'*r* initial de *rhando*° ou *rhado*° est un phénomène purement grec et qui n'implique aucune aspiration dans le terme original.) Quant à l'alternance de *l* et *r* dans le nom du nard, nous en avons une trace certaine dans le gaṇa *kisarādi* sur Pāṇini, IV, 4, 53; le grammairien enseigne que pour désigner le marchand de certains parfums, on tire de ces noms de parfums un dérivé en °*ika.* Le Gaṇāpāṭha donne immédiatement à la suite de *kisara* les mots *narada* et *nalada;* Böhtlingk, *P.W*², s. v° *narada* n'hésite pas à y reconnaître le nard. J'observe que Candragomin, dans le gaṇa correspondant (ad III, 4, 55), a supprimé *narada* et n'a retenu que *nalada.* Ainsi l'annotation qui accompagne le nom de la localité dans Ptolémée est amenée par ce nom même et en constitue l'explication. Je ne sais comment on doit restituer les dernières syllabes. Le nalada est dans la nomenclature botanique Nardostachys Jatamansi ou Nardus Indicus; Khory et Katrak (*Materia,* II, 344) indiquent comme habitat l'Himalaya alpin; Yule et Burnell de même (*Hobson-Jobson,* s. v° *nard*) indiquent que la plante Nardostachys Jatamansi est «a native of the loftier Himalaya». Si Rhandamarkotta abondait en nard, il devait donc être situé dans les hauteurs himalayennes ou en être assez voisin pour servir de marché à ce produit. Rhandamar-

kotta nous conduirait donc vers le Haut-Bengale; on se demande par quelle erreur d'information Ptolémée aurait été amené à porter Tosalī (Tōsalei, Tōsalē) et Triliṅga (Trilingon) à l'est du cours du Gange. Et cependant Ptolémée n'était pas sans connaître l'importance de Tosalī, puisqu'il la qualifie de capitale (mētropolis).

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que Tosalī était située dans le district de Cuttack, en Orissa, et que le village actuel de Dhauli est établi sur un emplacement voisin ou identique. On peut dès lors se demander si le nom même de Dhauli ne recouvre pas l'ancien nom de Tosalī; les deux noms assonent si étrangement que le hasard semble être hors de cause. Le passage de Tosalī à Dhauli n'est pas une impossibilité phonétique. La sifflante intervocalique du sanscrit peut, et dans certains cas doit, se changer en une simple aspiration dans les pracrits (Pischel, § 264); témoin *dïaha* = *divasa,* et mieux encore *dūhala* à côté de *dūsara* «malheureux» = *duḥsara*. Si Tosalī a pu de même aboutir à Tohalī [1], ce nom inintelligible a pu suggérer Dhaulī «la blanche». Toutefois, il faut le reconnaître, l'ouverture de *s* intervocalique n'est fréquente que dans le groupe Nord-Ouest : sindhi, penjabi, kasmiri; elle est plus rare déjà en guzrati et dans le Rajpoutana (Jules Bloch, *Langue marathe,* § 160). Mais la phonétique des noms de lieux laisse la porte largement ouverte à la fantaisie.

Un texte qui n'a pas encore été signalé aidera peut-être à résoudre sur place le problème du site de Tosalī; je l'ai rencontré dans le Gaṇḍavyūha. Le Gaṇḍavyūha est un ouvrage bouddhique, en sanscrit, conservé au Népal, et encore inédit; Rāj. Mitra en a donné une analyse dans son Catalogue, *The*

[1] Je signale, sans prétendre en tirer argument, que Varāha Mihīra, *Bṛh. S.,* XIV, 27, classe parmi les populations du Nord, à côté des Hūṇa, les Kohala auxquels le texte suivi par le commentateur Utpala substitue les Kośala.

Sanskrit Buddhist Literature of Nepal, p. 90. L'étendue en est considérable. Pourtant ce n'est, en réalité, qu'un fragment; il forme la dernière partie de la vaste collection qui porte le titre d'Avataṁsaka, dont l'ensemble est préservé dans des versions en chinois et en tibétain. L'Avataṁsaka, en raison de son importance, a été deux fois l'objet d'une traduction intégrale en chinois : sous la direction de Buddhabhadra entre 398 et 421; sous la direction de Śikṣānanda entre 695 et 699. La section qui constitue le Gaṇḍavyūha a été traduite une troisième fois en chinois par Prājña, entre 796 et 798, sur un manuscrit qui avait été envoyé à l'empereur de Chine par le roi Śubhakara deva d'Orissa; la lettre officielle qui accompagnait ce présent a été traduite à la fin de l'ouvrage. Nous apprenons ainsi que la section finale de l'Avataṁsaka était déjà traitée comme un ouvrage séparé au VIIIe siècle, en Orissa, et que cet ouvrage jouissait à cette époque et dans ce pays d'une faveur particulière. Au reste, vers la même époque, Śāntideva cite à maintes reprises le Gaṇḍavyūha sous ce nom même comme une autorité capitale, dans son Śikṣāsamuccaya; c'est même par une citation du Gaṇḍavyūha que ce traité débute.

Le Gaṇḍavyūha était bien fait pour mériter le succès; l'auteur a su inventer pour ses développements de théologie mahayaniste un cadre ingénieux et piquant qui ne pouvait manquer d'attirer le lecteur. Le héros du livre, Sudhana, est un disciple favori de Manjuśrī qui, sur les instructions de son maître, fait par étapes le tour de l'Inde pour chercher des leçons tantôt auprès d'un roi, tantôt auprès d'un esclave, auprès d'un vieux sage ou d'innocents enfants. Après l'avoir instruit autant qu'elle l'a pu, l'upāsikā Acalasthirā lui dit : «Maintenant, jeune homme, va-t'en; dans ce Dekkhan où nous sommes, il y a le pays d'Amita-tosala; il s'y trouve une ville nommée Tosala; c'est là que demeure un religieux errant

du nom de Sarvagrāmin »... Il s'en alla donc dans le pays d'Amita-tosala, à la recherche de la ville de Tosala; en cherchant, il arriva par étapes à la ville de Tosala. A l'heure où le soleil se couche, il entra dans la ville de Tosala; il s'arrêta au milieu du carrefour de la ville, et de ruelle en ruelle, de place en place, de rue charretière en rue charretière, il finit par voir Sarvagrāmin. Et quand la nuit tirait à sa fin, il aperçut dans la région Nord de la ville de Tosala la montagne nommée Surabha dont le sommet était couvert de gazons, de bouquets d'arbres, de plantes, de bosquets, de jardins...

Gaccha kulaputrehaiva Dakṣiṇāpathe Amitatosale janapade Tosalaṁ nāma nagaraṁ tatra Sarvagrāmī parivrājako prativasati ... yenāmitatosalo janapadas tenopajagāmopetya Tosalaṁ nagaraṁ parimārgan parigaveṣamāṇo 'nupūrveṇa Tosalaṁ nagaram anuprāptaḥ sūryāstaṁgamanakāle sa Tosalaṁ nāma nagaram anupraviśya madhye nagaraśṛṅgāṭakasya sthitvā vīthīmukhena vīthīmukhaṁ catvareṇa catvaraṁ rathyayā rathyāṁ Sarvagrāmiṇam adrākṣīt rātryāṁ praśāntāyāṁ Tosalasya nagarasyottare digbhāge Surabhaṁ nāma parvataṁ tasya śikhare vividhatṛṇagulmaauṣadhivanārāmaracite mahāvabhāsaprāptaṁ bhāskaram ivoditaṁ tasya tam avabhāsaṁ dṛṣṭvā... (mss. 33, 36, 41 de la Bibliothèque nationale).

Les traductions chinoises présentent, sur les points qui nous intéressent ici, des divergences singulières. Le plus ancien traducteur, Buddhabhadra (éd. Tokyo, I, 9, 43[a]) donne au pays que le texte sanskrit appelle *Amitatosala* le nom de 不可稱 *pou ko tch'eng* que la Mahāvyutpatti, 246, 116 et 247, 123, donne comme l'équivalent de *atulya* « incomparable »; on peut, au besoin, tirer ce sens de *amita,* littéralement « non mesuré, sans mesure », mais la traduction normale de ce mot *amita* est en chinois 無量 *wou leang,* qu'on trouve en effet chez Śikṣānanda (I, 4, 28[a]) et chez Prājña (I, 5, 52[b]).

Śikṣānanda et Prājña transcrivent le nom de la ville 都薩羅 *tou-sa-lo;* Buddhabhadra le traduit par 知足 *tche-tsou,* qui sert d'équivalent au mot *saṁtuṣṭa* «satisfait» dans la Mahāvyutpatti, 145, 9. Buddhabhadra a cru reconnaître dans le nom de Tosala la racine *tuṣ* «contenter»; en fait, les manuscrits sanscrits du Gaṇḍavyūha que j'ai examinés portent alternativement, dans l'intérieur de ce seul passage, les formes Tosala, Toṣala et même Tosara. Buddhabhadra ne donne pas le nom de la montagne; il dit seulement : «au Nord de cette ville, il y a une montagne qui brille et resplendit comme le soleil levant». Śikṣānanda et Prājña s'accordent d'une manière assez inattendue à placer la montagne «à l'Est de la ville»; tous deux traduisent le nom en chinois; Śikṣānanda donne 善德 *chen-tö* «bonne vertu» qui suppose un sanscrit *suguṇa,* Prājña traduit 妙吉祥 *miao ki siang* «merveilleux auspices» qui est un des équivalents du nom de Mañjuśrī. Il semble que sur ce point d'onomastique locale, le manuscrit officiel du roi d'Orissa, qui sert de base à la traduction de Prājña, doit faire foi. Une enquête sur place résoudra peut-être la question.

Il n'est pas inutile d'observer que la plupart des noms propres appartenant au type que nous étudions ici n'ont jamais réussi à prendre, dans l'usage graphique, une forme stable et constante; leur apparence garde toujours un aspect qui déconcerte les scribes. La sifflante dentale des mots *Kosala* et *Tośala*, maintenue en position intérieure à la suite d'une voyelle *o,* est une sorte de défi aux lois rigoureuses de la grammaire sanskrite qui exige dans ce cas la modification de la dentale (*s*) en cérébrale (*ṣ*). Aussi la forme *kośala,* avec une sifflante palatale, a tendu à se généraliser dans l'usage; elle avait l'avantage d'esquiver la difficulté; elle avait l'avantage, plus appréciable encore, de ramener cet ethnique embarrassant à une famille de mots usuels, *kośa, kuśa, kuśala,* qui présentent la sifflante palatale. *Tosala* n'a pas été moins tor-

turé; il a été attiré par l'analogie des mots *toṣa*, etc. qui expriment la satisfaction; on a donc le plus souvent *Toṣala*, mais parfois aussi *Tośala* comme *Kośala*.

2. Aṅga – Vaṅga. — Ces deux noms ont à peine besoin d'explication, tant ils sont familiers à la littérature sanscrite dans toute son étendue. Aṅga est déjà mentionné *Atharva Veda*, V, 22, 14 à côté de Magadha, comme la limite orientale du monde aryen. Vaṅga (= Baṅga) se perpétue encore aujourd'hui dans le nom de Bengale (= Baṅga + āla). Aṅga et Vaṅga, le plus souvent accolés, ont pour compagnon ordinaire Kaliṅga que nous retrouverons tout à l'heure. Tous trois, avec Puṇḍra (et Suhma), que nous aurons aussi à étudier, sont représentés (*MahāBhārata*, I, 104) comme les cinq frères nés, pour le compte du roi Bali, d'une union accomplie sur sa prière entre la reine Sudeṣṇā et le vieux ṛṣi aveugle Dīrghatamas: tout le chapitre a un si singulier parfum de sauvagerie que le traducteur indien, auteur de la version anglaise publiée par P. C. Roy, a dû plusieurs fois recourir au latin pour braver l'honnêteté. On est ici sans doute en face de vieilles légendes locales que l'étude du folklore fera retrouver dans le domaine austronésien. Aṅga et Vaṅga sont longtemps restés suspects aux Aryens de l'Inde. Baudhāyana, si riche en traits curieux, prescrit (I, 2, 14) un sacrifice d'expiation après un voyage chez les Āraṭṭa, les Kāraskara, les Puṇḍra, les Sauvīra, les Vaṅga, les Kaliṅga, les Prānūna (*Āraṭṭān Kāraskarān Puṇḍrān Sauvīrān VaṅgaKaliṅgān Prānūnān iti ca gatvā punastomena yajeta sarvapṛṣṭhayā vā*). On remarquera que Vaṅga et Kaliṅga sont ici soudés par la composition dans une unité grammaticale, tandis que les autres peuples sont mentionnés un à un. Et dans le verset qui précède celui-ci, Baudhāyana avait rapporté un vers qui classe les Aṅga parmi les métis : *Avantayo 'ṅgaMagadhāḥ Surāṣṭrā Dakṣiṇāpathāḥ | UpāvṛtSin-*

dhuSauvīrā ete saṁkīrṇayonayaḥ. Les raisons mêmes qui valaient à ces pays une mauvaise réputation dans la société brahmanique leur assuraient un rang privilégié dans les églises hérétiques. Pour les Jaina, Aṅga est presque une terre sainte; Campā, la capitale, est la résidence d'un grand nombre de saints personnages dans la légende et dans l'histoire du jaïnisme. La Bhagavatī met Aṅga et Vaṅga en tête d'une liste de seize peuples, avant le Magadha (Weber, *Ind. St.*, XVI, 304). Un des upāṅga, la Prajñapanā, range Aṅga et Vaṅga dans le premier groupe des peuples aryas, ceux qu'elle appelle les *Khettāriya;* la liste débute ainsi : *Rāyagiha Magaha, Campā Aṁgā taha, Tāmalitti Vaṁga ya* (*ibid.*, p. 397). Le bouddhisme incorpore Aṅga dans la liste classique des seize grands royaumes; Vaṅga occupe une situation inférieure. L'Aṅguttara nikāya le fait figurer une fois seulement (I, 213) dans la liste des seize royaumes; partout ailleurs, la place est occupée par les Vaṁsa (sanscr. Vatsa); la littérature secondaire du bouddhisme rapproche constamment Aṅga et Vaṅga. Aṅga correspond au district de Bhagalpur, Vaṅga aux districts de Birbhum, Murshidabad, Bardwan et Nadiya, dans le Bengale.

3. Kaliṅga – Triliṅga. — «Kaliṅga comprenait toute la côte orientale entre les Utkala au Nord et les Teliṅga au Sud. La Vaitaraṇī arrosait le pays; les monts Mahendra (Ghats orientaux) se trouvaient sur les confins au Sud. Il comprenait donc la province moderne d'Orissa, le district de Ganjam et probablement aussi celui de Vizagapatam» (Pargiter, *Mārk. P.*, p. 334). Nous venons de voir l'étroite parenté qui lie Kaliṅga à Aṅga et Vaṅga, et l'espèce de réprobation qui les frappait en commun dans les écoles brahmaniques. Kaliṅga a même les honneurs d'un vers particulier consacré à lui seul dans le code de Baudhāyana, un vers traditionnel que le législ-

lateur reprend à son compte (I, 2, 15) : « On cite cet adage : c'est commettre un péché avec les pieds que d'aller au Kaliṅga ; pour s'en racheter, les saints prescrivent une libation vaiśvānara (*atrāpy udāharanti*

padbhyāṁ sa kurute pāpaṁ yaḥ Kaliṅgān prapadyate
ṛṣayo niṣkṛtiṁ tasya prāhur vaiśvānaraṁ haviḥ.)

Et les compilations juridiques des derniers siècles continuent à enregistrer, comme un écho de cette réprobation, un autre vers traditionnel : « Si on va en Aṅga, Vaṅga, Kaliṅga, Saurāṣṭra, Magadha sans que ce soit pour un pèlerinage, il faut recevoir un nouveau sacrement » :

Aṅga VaṅgaKaliṅgeṣu Saurāṣṭre Magadheṣu ca
tīrthayātrāṁ vinā gacchan punaḥ saṁskāram arhati

(cité par R. P. Chanda, *Sir Asutosh-Volumes*, III, 1, 107).

Le MahāBhārata marque à l'égard du Kaliṅga un flottement curieux au cours du même chant, à quelques vers d'intervalle : VIII, 44, 2066, les Kaliṅga sont énumérés parmi les tribus où l'ordre est mauvais (*durdharma*), pêle-mêle avec les Kāraskara, les Māhiṣaka, les Kerala, les Karkoṭaka, les Vīraka ; mais VIII, 45, 2084, ils sont comptés parmi les peuples qui connaissent l'ordre éternel (*dharmaṁ jānanti śāsvatam*) en compagnie de nations qui sont l'élite du brahmanisme, Kuru, Pañcāla, Śālva, Matsya, Naimiṣa, etc. Ce changement d'attitude tient sans doute à l'importance prise par le Kaliṅga du jour où la civilisation indienne se répandit autour du golfe du Bengale. On sait que la conquête du Kaliṅga, payée par des flots de sang, provoqua la crise morale d'où l'empereur Aśoka sortit transformé. Après lui, sous Khāravela, le Kaliṅga est le centre d'un empire puissant dont le chef s'attribue le titre de cakravartin. Le bouddhisme avait un de ses lieux saints au Kaliṅga ; c'était la capitale du pays, Dantapura, la ville de la dent d'où

la sainte relique fut transportée plus tard à Ceylan. Pline mentionne à plusieurs reprises les Calingæ (VI, 18; 19; 20). Ptolémée nomme une ville de Kalliga (VII, 1, 93) chez les Maisôloi, entre la Kistna et le Godavari. Kalingapatam, port du district de Ganjam, préserve encore le vieux nom de la région. L'appellation de Kling, appliquée aux Indiens de toute origine dans toute l'étendue du monde malais, atteste le rôle éclatant des hommes du Kaliṅga dans la diffusion de la civilisation hindoue sur l'Extrême-Orient (voir *Hobson-Jobson,* s. v° *Kling*).

Le terme symétrique à Kalinga n'apparaît dans les documents écrits qu'à une date tardive; il y prend des formes diverses qui prouvent la perplexité des scribes en présence d'une sorte de monstre. Le *P. W.* enregistre les formes *Triliṅga* et *Tailaṅga;* le Mārkaṇḍeya P., 58, 28 et le Vāyu P., 45, 111 écrivent : *Tilaṅga.* J'ai en outre relevé dans les inscriptions *Tiliṅga* (*Ep. Ind.,* XIV, 90), *Teluṁga* (*ibid.,* XIV, 271), *Tiriliṅga* (*ibid.,* XIV, 361), *Trikaliṅga* (*ibid.,* XII, 208 et *pass.*). Les auteurs arabes et persans écrivent *Tilang, Tiliṅg, Tiliṅgana;* dans la nomenclature des langues de l'Inde, la langue du pays est appelée *télougou.* Une inscription du xɪvᵉ siècle trace ainsi les limites du pays : « A l'Ouest et à l'Est, deux régions célèbres, le Mahārāṣṭra et le Kaliṅga; au Sud et au Nord, le Pāṇḍya et Kanyakubja; c'est là ce qu'on appelle Tiliṅga » (*paścāt purastād yasya deśau khyātau MahārāṣṭraKaliṅgasaṁjñau | avāg udak PāṇḍyakaKanyakubjau deśas sa tatrāsti Tilinganāma.* Srirangam Plates, Śaka 1280, dans *Ep. Ind.,* XIV, 90). La région ainsi définie engloberait la plus grande partie de l'Inde orientale. D'après le *Linguistic Survey,* vol. IV, p. 577, dans sa notice sur le télougou, « le pays Télougou est limité à l'Est par le golfe du Bengale depuis Barwa dans le district de Ganjam au Nord, jusqu'auprès de Madras dans le Sud. A partir de Barwa la ligne frontière passe par Ganjam jusqu'aux Ghats orientaux,

d'où elle tourne vers le Sud-Ouest, traverse le Sabari à la lisière des tâluks de Sunkam et de Bijji dans l'État de Bastar, puis elle suit les hauteurs de Bela Dila jusqu'à l'Indravati; elle suit cette rivière jusqu'à son confluent avec le Godavari, traverse le district de Chanda en laissant dehors la partie sud de ce district, et continue vers l'Est en comprenant le bord sud du district de Wun. Elle tourne alors au Sud vers le Godavari, à son confluent avec le Mānjira, et plus loin encore vers Bidar où elle rencontre le Canarais. La ligne frontière descend alors droit au Sud à travers les Dominions du Nīzam. Le pays Télougou occupe ensuite le coin nord-est de Bellary, la plus grande partie d'Anantapur, le coin est de Mysore, et revient à la mer par Nord-Arcot et Chingleput». Si le pays Télougou a une pareille étendue, on comprend que Tāranātha (p. 264) désigne le Kaliṅga comme une simple partie du Triliṅga. Mais on s'étonne, d'autre part, que le nom du pays ne se rencontre qu'à basse époque, seulement après l'an 1000. Par une singulière anomalie, Ptolémée est le seul garant du nom pour toute l'époque antérieure. Il enregistre une ville de *Trilingon,* résidence royale, qu'il place (VII, 2, 23) dans l'Inde transgangétique, par 154° Est et 18° Nord; la ville est aussi appelée *Triglypton* (var. *Triglyphon*); dans la région où elle est située, «on dit, ajoute Ptolémée, que les coqs sont barbus, les corbeaux et les perroquets blancs». Si les perroquets blancs désignent les cacatoès, comme c'est vraisemblable, l'indication ne peut se rapporter qu'aux régions les plus reculées de l'Extrême-Orient, car «les cacatoès sont restreints à la région australienne, aux îles Philippines et Soulou; le Cacatua galerita qui est tout blanc est spécial à l'Australie et à la Tasmanie» (*Cambridge Natural History,* vol. IX, *Birds,* p. 372). Les corbeaux blancs conduiraient dans une tout autre direction, s'il s'agit de l'espèce appelée Dendrocitta leucogastra, qui «a le sommet de la tête, le cou, le bréchet, l'abdomen et la couverture de la queue

blancs; l'espèce est propre au sud de l'Inde, plus particulièrement au Malabar (*Fauna of British India, Birds*, I, p. 31). Nous serions ainsi ramenés dans l'Inde, et sur les confins même du pays télougou. Cependant la place assignée à Trilingon sur la carte de Ptolémée est bien loin de là; elle viendrait se localiser dans l'actuel Arakan, dans l'intérieur des terres, à la hauteur d'Akyab. Le nom n'y serait pas inattendu, puisqu'il subsiste encore aujourd'hui dans la région sous la forme *Talaing*. On sait que les Birmans désignent sous ce nom la race mōn qui les avait devancés au Pégou et qui y avait fait fleurir une civilisation tributaire de l'Inde. A la suite de Sir Arthur Phayre, on admet généralement que Talaing = Teliṅga; Forchhammer a prétendu substituer à cette interprétation une autre explication, tirée de la langue mōn, où *talaing* signifierait «foulé aux pieds»; ce terme infamant aurait remplacé l'ethnique propre des Mōn après leur défaite (cf. *Hobson-Jobson*, s. v° *Talaing*, pour les textes et les références). Phayre note lui-même que, si Kaliṅga figure dans les annales pégouanes, «le mot Telingāna ne s'y rencontre jamais». Le cas est donc exactement parallèle à l'Inde; nous avons devant nous un nom d'aspect très ancien, mais que la littérature ignora très longtemps. Il est possible, problable même, que l'usage littéraire a préféré maintenir la vieille dénomination d'Andhra, appliquée par le brahmanisme dès les temps védiques (Aitareya Brāhmaṇa), consacrée par son antiquité même, plutôt que d'employer un vocable dont la forme restait incertaine. L'autre nom donné à Trilingon dans Ptolémée, Triglypton ou Triglyphon, semble en être un essai d'interprétation, déjà conforme à l'interprétation que l'usage médiéval en fournit dans l'Inde. Le terme est composé de *tri* = sk. *tri* «trois» + *glypton* ou *glyphon* qui a, l'un comme l'autre, le sens de «ciselé ou buriné»; le «triglyphe» (*triglyphos* ou *triglyphon*; le genre en est indéterminé) est un terme d'architecture qui

désigne un membre de la frise dans un entablement dorique; le triglyphe se compose de cannelures parallèles, groupées par trois, avec des «gouttes» au-dessous, figurées par des fragments de cône, qui symbolisent les gouttes d'eau descendues du toit par les cannelures et restées en suspens. Rien ne pouvait mieux évoquer à un Grec, par une image familière, la pierre du liṅga décorée de rainures verticales par où s'écoule l'eau des aspersions sacrées. Ce serait donc une erreur que de chercher sous Triglyphon (ou Triglypton) la transcription d'un nom local, alternant avec Trilingon. L'informateur de Ptolémée avait recueilli une interprétation qui a cours encore aujourd'hui; on continue à expliquer *Tiliṅga*, etc., par *Triliṅga*, et *Triliṅga* serait le pays des Trois Liṅga, manifestations divines de Siva sur trois montagnes qui marqueraient les frontières du pays télougou, Kāleśvara, Śrīśaila, et Bhīmeśvara. Kāleśvara est situé sur la Kistna, à l'entrée de la passe par où elle débouche dans la plaine; Śrīśaila est au confluent de la Wainganga avec le Godavari, dans le district de Chanda; Bhīmeśvara est placé dans les Ghats occidentaux, au point où le pays télougou touche au pays marathe et au Mysore. On aurait aussi dans Pline, VI, 18 (*Insula in Gange est magnæ amplitudinis gentem continens unam nomine Modogalingam*) un autre témoignage de l'interprétation Tiliṅga = Triliṅga, si on admet avec Campbell (*Grammar of the Teloogoo,* Introd.) que Modogalinga doit être analysé *modoga* + *liṅga; modoga* représenterait le télougou *mūḍuga,* forme poétique du mot *mūḍu* «trois». Mais Caldwell (*Compar. Grammar,* Introd., p. 32) conteste cette explication : l'usage de *mūḍuga* serait pédantesque; la seule analyse qu'il accepte est *modo* = *mūḍu* = *3* + *galinga* = *Kaliṅga,* c'est-à-dire les Trois Kaliṅga, le Trikaliṅga de tant de documents épigraphiques médiévaux.

J'ai indiqué que la position assignée par Ptolémée à la «résidence royale de Trilingon», dans le pays actuel d'Arakan,

n'est pas impossible, mais j'ai déjà eu l'occasion d'exposer plus haut, à propos de Tōsalei = Tosalī mentionné dans la même liste, VII, 2, 23, que Ptolémée a pu reporter par erreur à l'est des bouches du Gange un itinéraire orienté en réalité vers le sud-ouest du delta. La question doit rester en suspens jusqu'à de nouvelles découvertes.

On est tenté de ranger côte à côte avec les Kaliṅga et les Tiliṅga le peuple des Bhuliṅga qui nous est connu par des témoignages d'ordre multiple. Pline, VI, 20, nomme les Bolingæ parmi les peuples qui s'échelonnent en remontant l'Indus. Ptolémée, VII, 1, 69, place les Bōlingai à l'est du mont Ouindios (Vindhya) avec les villes de Stagabaza ou Bastagaza et de Bardaotis, sur la rive droite du Sôa, c'est-à-dire du Soṇa = Sôn. Le Gaṇapāṭha annexé à la grammaire de Pāṇini nomme à plusieurs reprises les Bhauliṅgi : sur II, 4, 59; IV, 1, 41; IV, 1, 173; la règle énoncée dans ce dernier sūtra s'applique aux éléments constituants de la tribu des Sālva, et en effet les Bhuliṅga figurent dans un vers traditionnel, recueilli par la Kāśikā et la Candravṛtti (sur Candra, II, 4, 103), qui énumère les six sections des Sālva :

Udumbarās Tilakhalā Madrakārā Yugandharāḥ
Bhuliṅgāḥ Śaradaṇḍāś ca Sālvāvayavasaṁjñitāḥ.

Les Sālva sont bien connus (cf. Pargiter, *Mārk. P.*, p. 349); ils habitaient dans le voisinage des Kuru et des Trigarta, au pied occidental des Aravalli. Et, en effet, dans le Rāmāyaṇa G II, 70, 15, les messagers envoyés par Vasiṣṭha pour rappeler Bharata du pays des Kekaya où il est l'hôte de son oncle maternel, parcourent d'abord le long chemin qui va d'Ayodhyā au Kurukṣetra et à la Sarasvatī; ils franchissent la rivière sacrée, passent ensuite la rivière Śaradaṇḍa, et « entrent alors dans la ville de Bhuliṅga ». La recension du Bengale marque ici encore sa supériorité sur les deux autres; la recension de Bombay et

IMPRIMERIE NATIONALE.

celle du Sud, II, 68, 16, donnent à la ville le nom de Kuliṅga. Le nom de Kulingā reparaît, cette fois au féminin, dans les deux récensions de Bombay et du Sud, II, 71, 6, quand le poète décrit l'itinéraire de Bharata retournant du Kekaya à Ayodhyā; c'est alors le nom d'une rivière qui arrose le Doab, entre le Gange et la Yamunā. La recension bengalie a ici un texte tout différent. Le MahāBhārata ne mentionne pas Bhuliṅga comme un ethnique; le mot n'y paraît que pour désigner un oiseau qui réside sur l'autre côté de l'Himalaya et dont le cri «mā sāhasam» avertit les hommes d'agir sans précipitation, II, 44, 1545. Mais l'édition du Sud, II, 67, 28, écrit le nom de cet oiseau kuliṅga. Les oiseaux bhūliṅga sont encore mentionnés dans la grande épopée, XII, 169, 6326, comme «des oiseaux de mer, fils des montagnes» (*sāmudrāḥ parvatodbhavāḥ*). L'édition du Sud, dans le passage correspondant, XII, 168, 9, substitue aux bhūliṅga les oiseaux bhāruṇḍa.

4. Utkala - Mekala. — Les deux noms sont soudés aussi étroitement que Aṅga et Vaṅga. Le Rāmāyaṇa, qui ne les mentionne qu'une fois, IV, 41, 9 B.; 41, 14 G., les cite ensemble : *Mekalān Utkalāṁś caiva,* à côté de Kaliṅga; Kṣemendra, dans son résumé (*Rām. mañj.*, IV, 234), les combine plus étroitement encore : *Mekalotkalikāḥ.* Le MahāBhārata fait de même, VIII, 22, 882 : *Mekalotkalāḥ Kaliṅgāḥ;* ailleurs, il les juxtapose : VI, 9, 348, *mekalāś cotkalaiḥ saha;* VII, 4, 122, *Utkalā Mekalāḥ.* M. Pargiter dans sa traduction du Mārkaṇḍeya Purāṇa (p. 337) a sur ces deux peuples une note que je reproduirai tout entière, tant elle semble anticiper sur les conclusions que je cherche à dégager de la présente étude. «Les Utkala étaient bien connus (quoique le MahāBhārata ne les mentionne pas souvent, je crois); c'était une tribu grossière, dont l'origine remonte très loin, car ils ne semblent pas avoir

eu d'affinités étroites avec les races qui les entouraient, et le Harivaṁśa (10, 631-632) reporte leur origine jusqu'au temps fabuleux d'Ilā. Leur territoire atteignait à l'Est la rivière Kapiśā (*Raghuv.*, IV, 38)... et à l'Ouest ils touchaient aux Mekala, car les deux peuples sont associés en couple dans le MahāBhārata et le Rāmāyaṇa, et les Mekala étaient les habitants des monts Mekala, c'est-à-dire les hauteurs qui bornent Chattisgarh à l'Ouest et au Nord. Au Nord demeuraient les Puṇḍra et au Sud les Kaliṅga. Ainsi Utkala comprenait la portion sud de Chota Nagpur, les États tributaires du nord de l'Orissa, et le district de Balasore. On a suggéré pour le nom d'Utkala des dérivations variées, mais je me contenterai d'attirer l'attention sur les passages où Mekala et Utkala sont placés ensemble, comme si leurs noms possédaient quelque chose en commun».

Utkala est encore aujourd'hui une des désignations usuelles de l'Orissa, et la langue de l'Orissa est appelée à volonté Oṛiyā, Oḍrī ou bien Utkalī (*Ling. Survey,* V, part II, p. 367). Comme le *Survey* l'indique bien, «le pays d'Orissa n'est pas confiné à la Division qui porte ce nom; il renferme une portion du district de Midnapore au Nord... l'Oṛiyā est aussi le langage de la plus grande partie du district de Singhbhum qui fait partie de la Division de Chota Nagpur, et aussi de plusieurs États indigènes voisins qui tombent politiquement dans cette division. A l'Ouest, c'est le langage de la plus grande partie du district de Sambalpur et d'une petite portion du district de Raipur dans les Central Provinces, et aussi des États indigènes situés entre ces districts et l'Orissa propre. Au Sud, c'est le langage du nord du district de Ganjam (qui appartient à Madras) et des États indigènes qui y sont rattachés, ainsi que de la Jeypore Agency de Vizagapatam».

Si le nom d'Utkala a conservé sa vitalité, le nom de Mekala n'a survécu que comme un souvenir d'ordre religieux. Les

hauteurs de Mekala donnent naissance à une des rivières les plus importantes de l'Inde, qui ne le cède en sainteté qu'à la Gaṅgā, la Narmadā. Une de ses appellations consacrées, enregistrée par Amara et les autres lexicographes, est *Mekalakanyakā* «la fille du Mekala». Mais, ici encore, le nom mal fixé par l'usage, a été attiré par l'analogie du mot usuel *mekhalā* «ceinture», et la graphie oscille entre les deux formes. Le commentateur d'Amara, Sarvānanda, constate et autorise l'une et l'autre (ad *Am.*, I, 10, 31 : *mekalācalaprabhavatvād mekalakanyakā. mekhalakanyaketi kecit. yan mekhalād bhavati mekhalaśailaputrī iti khakāravān*). L'obscurité du nom de Mekala est cruellement attestée par l'édition du MahāBhārata publiée à Calcutta, où le nom est à plusieurs reprises imprimé *Melaka*, sous l'influence du mot usuel *melā* «foire». L'éditeur peut alléguer pour sa défense un précédent lointain; le traducteur du Saddharma smṛtyupasthāna sūtra avait déjà substitué *Melaka* à *Mekala* dans sa version tibétaine, ou il avait reproduit trop fidèlement la faute commise par le scribe de l'original sanscrit; l'auteur de la version chinoise avait lu et transcrit *Mekhala* avec l'aspirée (*Pour l'Histoire du Rām.*, p. 27). Dans un autre passage du même sūtra qui mentionne, à l'imitation du Rāmāyaṇa G IV, 40, 20 «la rivière Śoṇa née du Mekala» (*Mekalaprabhavaṁ Śoṇam*), la version tibétaine écrit *Megalati*, la version chinoise *Mecaka* (*ibid.*, p. 18). La géographie officielle de l'Inde britannique a recueilli et sauvé cet ancien nom; elle désigne, sous le nom de Maikal Range, la chaîne de hauteurs qui part des sources de la Narmada (Amarkantak) et se prolonge vers le Sud-Sud-Ouest jusqu'au district de Balaghat.

Le pays d'Utkala porte encore un autre nom, d'où l'appellation moderne de l'Orissa dérive. *Orissa*, c'est *Oḍradeśa*, «le pays d'Oḍra». Le prétendu original sanscrit donné par M. Crooke dans la seconde édition du *Hobson-Jobson*, *Oḍrāṣṭra* [sic]

est un monstre et une chimère. D'Oḍradeśa sortent directement les premières formes employées par les Européens, *Ulixa, Udeza, Orisa,* etc. Le nom universellement donné aujourd'hui dans l'usage à la langue de l'Orissa, Uṛiya, vient du même vocable Oḍra, sous sa forme la plus réduite. Comme c'était le cas pour Teliṅga, nous avons ici encore affaire à un mot qui n'a jamais pris une graphie définitive. On trouve, et jusque dans les mêmes textes, *Uḍra, Oḍra, Auḍra.* Cf. par exemple pour le MahāBhārata l'Index de Sörensen sous ces différents mots. La forme *Uḍa,* à laquelle remontent Oriya et Orissa, est garantie déjà par le témoignage des transcriptions chinoises. Hiuan-tsang transcrit *Wou-tch'a* 烏荼, et les Annales des T'ang font de même, et aussi la version officielle d'une lettre adressée à l'empereur de Chine par le roi Śubhakara en 795, avec un manuscrit du Gaṇḍavyūha (voir *supra,* p. 7). Une forme à insertion de nasale, *Uṁda, Uṇḍa,* est attestée par de nombreuses variantes dans toutes sortes de textes. Ainsi MBh., VI, 9, 365, dans la liste des nations de l'Inde, en face de C *Auḍrāḥ Pauṇḍrāḥ* B lit *Auṁḍrāḥ* et le texte suivi par le traducteur de P. C. Roy a la même lecture (the Aundras, the Paundras); la recension du Sud lit *Ouḍrā Mlecchāḥ;* Manu, X, 44, nomme parmi les kṣatriya dégradés *Pauṇḍrakāś CoḍaDraviḍāḥ;* tel est le texte suivi par Bühler, mais il avertit en note que sa lecture est une correction pour *Coṁḍra°* qui est donné par plusieurs manuscrits du commentateur Medhātithi et aussi par le commentateur Kullūka; il ajoute que l'interprétation suivie par W. Jones (*ca* + *uḍa*) est improbable parce que la particule *ca* est absolument inutile après le premier terme. Cependant, le constant rapprochement des Pauṇḍra et des Oḍra semble justifier pleinement l'analyse et la traduction de Jones. En face du Wou-tch'a 烏荼 de la version chinoise, dans le Saddharmasmṛtyupasthāna sūtra (correspondant à Rāmāyaṇa G IV, 41, 18, *tathauḍrān*), le traducteur

tibétain a *Coṇḍā*, par une fausse interprétation de l'original *coṇḍāḥ* = *ca* + *uṇḍāḥ* (*Pour l'Hist. du Rām.*, p. 28 et 98).

A côté de l'ethnique Uḍ(r)a (Uṇḍa) vient tout naturellement se ranger l'ethnique Puṇḍa, Puṇḍra, avec ses formes secondaires Pauṇḍra, Pauṇḍraka, Pauṇḍrika. Le rapprochement est d'autant plus naturel que les deux peuples Pauṇḍra et Uḍra vont fréquemment de compagnie : MhBh., III, 51, 1988, *saPauṇḍroḍrān;* VI, 9, 365, *Auḍrāḥ* (C *Auṁḍrāḥ*) *Pauṇḍrāḥ,* Viṣṇu P. IV, 24, 18, *KośalAuḍraPauṇḍrakaTāmraliptān;* Bṛhat-Saṁhitā, V, 74, *PauṇḍrAuḍraKaikayajanān;* etc. D'autre part, une tradition consignée dans le MahāBhārata (cf. *supra*, p. 10), I, 104, 4219-4221, les groupe avec les Aṅga, Vaṅga, Kaliṅga, Suhma, comme les fils nés de la reine Sudeṣṇā au contact du ṛṣi Dīrghatamas; la même épopée, XIII, 35, 2158, d'accord avec Manu, X, 44, les range parmi les kṣatriya dégradés au rang de śūdra. En combinant les données fournies par le MahāBhārata, M. Pargiter (*Mārk. P.*, p. 329) conclut que les Puṇḍra, limitrophes des Kāśi au Nord, d'Aṅga, Vaṅga et Suhma au Nord-Est et à l'Est, d'Oḍra au Sud-Est, habitaient le teritoire qui forme aujourd'hui le Chota Nagpur, sauf les portions sud. Il faut bien distinguer le territoire des Puṇḍra du pays de Puṇḍravardhana, qui correspondait au district actuel de Rajshahi, entre Gange et Brahmapoutre.

Le Chota Nagpur, en partie ancien domaine des Puṇḍra, est encore aujourd'hui le foyer des Muṇḍa, particulièrement dans les portions sud et ouest du district de Ranchi. On sait que le nom des Muṇḍa a été choisi par Max Müller pour désigner une famille de langues qui ont été fortement influencées par le dravidien, mais qui en sont originellement indépendantes, et qui sont apparentées à la famille môn-khmer et aux parlers des tribus sauvages de la presqu'île malaise. D'après M. Risley, cité *Linguistic Survey,* vol. IV, p. 79, «le mot Muṇḍā est d'origine sanscrite. Il signifie un chef de village; et c'est une dési-

gnation de titre ou de fonction employée par les membres de la tribu aussi bien que par les étrangers comme un nom distinctif, à peu près comme les Santals se donnent le nom de Mañjhi, les Bhumij celui de Sardār, et les Khambu des hauteurs du Darjiling celui de Jimdār». J'ignore pour quelles raisons M. Risley déclare que le mot «Muṇḍa» est d'origine sanscrite. Le mot *muṇḍa* existe bien en sanscrit; il y signifie «personne qui a la tête complètement rasée». Comme ethnique, le nom paraît fort peu dans la littérature. Un seul des passages où le nom se rencontre dans le MahāBhārata semble se rapporter réellement aux Muṇḍa : VI, 56, 2410, le poète décrit l'ordre de bataille adopté par Bhīṣma : à l'aile gauche sont les Muṇḍa avec les Kārūṣa, les Vikuñja, les Kaundivṛṣa. De ces peuples, les deux derniers sont inconnus par ailleurs; les Kārūṣa, au contraire, paraissent assez souvent (cf. Pargiter, *Mārk. P.*, p. 341); ils habitaient au sud de Kāśi et de Vatsa, entre Cedi et Magadha. Leur territoire couvrait donc en partie le Baghelkhand et le Bundelkhand; il confinait vers le Sud-Est au territoire occupé encore aujourd'hui par les Muṇḍa. Les autres passages de l'épopée où le nom des Muṇḍa se rencontre, III, 51, 1991; VII, 119, 4728-4730, ont une signification toute différente, ils s'appliquent à une population des confins nord-ouest de l'Inde désignée par le sobriquet de «Têtes rases», et spécialement aux Kamboja du pays de Kaboul. Les Hindous qui sont astreints par la religion à porter un toupet (*cūḍā*) au sommet de la tête, regardaient avec mépris les populations étrangères qui se rasaient toute la tête; «rasé à la grecque», «rasé à la kamboja» (*yavanamuṇḍa, kambojamuṇḍa*) étaient des expressions en vogue dès le temps de Pāṇini; le Gaṇapāṭha les classe en tête du gaṇa *mayūravyaṃsakādi* sur P. 2, 1, 72. Le Vāyu P., 45, 123, nomme les Muṇḍa dans sa liste des peuples de l'Inde orientale, entre Prāgjyotiṣa (nord du Bengale) et Videha (Tirhut), avant Tāmaliptaka

(Tamluk, sur l'Hougly), Malla, Magadha. Le Mārkaṇḍeya P. 57, 44, dans un vers presque identique, substitue aux Muṇḍa le nom des Madra, qui est évidemment erroné, puisque les Madra sont au Penjab. On voit ici, par un exemple de plus, combien les noms propres sans notoriété suffisante pour les préserver sont fragiles. Aussi, je n'hésite pas à reconnaître les Muṇḍa dans les Maṇḍika que le MahāBhārata, édition de Calcutta, III, 253, 15243, classe parmi les peuples vaincus par Karṇa dans sa campagne de l'Inde orientale, en même temps que Aṅga, Vaṅga, Kaliṅga d'une part, Mithila, Magadha, Karkakhaṇḍa de l'autre. C'est très exactement l'entourage qui définit les Muṇḍa. Le texte de Bombay lit Śuṇḍika, un ethnique inconnu par ailleurs. La recension du Sud dans le passage correspondant, III, 255, 8, a la même lecture Śuṇḍika, mais les éditeurs signalent, d'après deux de leurs manuscrits, la lecture Muṇḍika, qui serait simplement une forme secondaire de Muṇḍa.

5. Pulinda-Kulinda. — Le nom des Pulinda passe à travers toute la littérature sanscrite. L'Aitareya Brāhmaṇa, 7, 18, les classe parmi les *udantya* « en dehors des limites [aryennes] », avec les Andhra, les Puṇḍra, les Śabara, les Mūtiba, rattachés au clan de Viśvāmitra, mais essentiellement formés de *dasyu* « sauvages ». Ils se retrouvent en compagnie des Andhra dans le XIIIe édit d'Aśoka, parmi les peuples établis sur les marches de l'empire, mais qui suivent la Loi proclamée par l'empereur. Le bouddhisme les range parmi les « races inférieures » (*nīcakula*), les « barbares » (*mleccha*), les « populations des marches » (*pratyantajanapada*), avec les Caṇḍāla, Mātaṅga, Śabara, Pukkasa, Domba (*Mahāvyutpatti*, 188, 15). Le Mahāvaṁsa, 7, 68, rapporte leur origine aux enfants issus de l'union de Vijaya, le conquérant de Ceylan, avec la princesse des Yakkha, Kuvaṇṇā. Chez les Jaina, ils figurent dans la liste

canonique des Mleccha (*Ind. St.*, 16, 332, *Praśnavyākaraṇa;* 397, *Prajñapanā*), et leurs femmes dans la liste consacrée des esclaves royales (*ibid.*, 313, 380, 412). Le Rāmāyaṇa, 4, 43, 11 B; 44, 12 G, les place dans le nord de l'Inde, entre les Matsya (Mleccha B) et les Śūrasena, autrement dit entre Alvar et Mathura. Le MahāBhārata aussi les tient pour Mleccha; c'est eux qui doivent régner sur le monde dans l'âge Kali, avec les Andhra, les Śaka, les Yavana, les Kamboja, III, 188, 12839; ils se retrouvent dans la même compagnie, XIII, 33, 2104, parmi les races tombées au rang des śūdra (*vṛṣala*), faute de voir des brahmanes. Ils paraissent fréquemment dans la grande épopée, mais toujours en mauvaise société: Pauṇḍra, Yavana, Kirāta, Cīna et autres Mleccha, I, 175, 6685; Draviḍa, Andhra, et autres Mleccha, V, 160, 5510; Daśārṇa, Mekala, Utkala, VI, 9, 347. La condition des pécheurs en enfer est comme celle des Pulinda, XII, 151, 5620; les pécheurs renaîtront dans le Sud dans des familles Andhra, Pulinda, Śabara, XII, 207, 7559. Les Pulinda tirent leur origine de l'écume rejetée par la vache de Vasiṣṭha, I, 175, 6685. Bhīma, vainqueur de l'Est, tourne vers le Sud, les trouve sur son chemin en marchant sur Cedi, II, 29, 1068, et soumet leur ville (*nagara*). Sahadeva, qui vient de soumettre le Kosala oriental, les rencontre, II, 31, 1120 avant de combattre Pāṇḍya, Kiṣkindhā, et Mahiṣmatī. Dans la légende d'Udayana, mise en œuvre par l'auteur de la Bṛhatkathā, les Pulinda sont les alliés et les auxiliaires du roi de Kauśāmbī, au cours de ses aventures amoureuses avec Vāsavadattā (*Kathā S. Sāg.*, II, 12). Leur royaume est situé dans le massif du Vindhya, sur la route qui conduit de Kauśāmbī à Ujjayinī. Leur roi adore la cruelle Devī, lui offre des victimes humaines, et pille les caravanes (*ibid.*, IV, 22). Le Bṛhatkathā Slokasaṁgraha, toujours imprégné d'un réalisme pittoresque qu'il doit sans doute à son modèle, trace un tableau frappant des Pu-

linda, VIII, 31; un groupe de jeunes gens part à la chasse; l'un d'eux raconte la partie : «Je vis en face de nous une armée innombrable de ces Pulinda qui hantent les cavernes de la forêt, pareils à une forêt de troncs noircis au feu. De leurs rangs sortit un homme gros, petit comme un nain, les yeux cuivrés; c'était leur chef Siṁhaśatru («Ennemi-des-Lions»). Il salua le commandant en chef qui lui dit : «Comment va la femme de mon frère? Et vos deux fils, Śāmbara (Cerf) et Sāraṅga (Antilope)? Sont-ils en bonne santé...» Rumaṇvat fit remettre à Siṁhaśatru un ballot d'étoffes teintes d'indigo, de curcuma et de safran, plus mille cruches d'huile de sésame... Alors, nous apparurent des gazelles dont les membres jetaient des feux comme des bulles de diamant; en bande, elles passaient et repassaient, rapides comme le vent»... On interroge le chef des Pulinda : «Personne n'a jamais vu de telles bêtes! Si tu les connais, donne-nous des explications! — Moi non plus, dit le Pulinda, je ne les connais pas, mais mon père les connaissait. En certaine occurrence, il m'apprit quelque chose que je vais vous dire : ... Celui dont la flèche, une fois lancée, décrit un pradakṣiṇa autour de ces bêtes, pour revenir ensuite dans le carquois, saches que celui-là est un cakravartin» (trad. Lacôte, 55). Tous les traits ici semblent pris sur le vif. Les Pulinda sont comparés à des troncs grillés; le Nāṭyaśāstra, XXI, 89, prescrit en effet, de représenter les Pulinda avec un teint noir. Le chef est de la taille d'un nain (*nikharva*) : «Les Prédravidiens... se différencient des Dravidiens par leur petite taille» (Thurston, *The Madras Presidency*, p. 124). Les fils du chef ont des noms d'animaux; le totémisme est encore répandu chez les tribus sauvages des plateaux. L'histoire des flèches qui retournent au carquois et des gazelles resplendissantes paraît sortir directement du folklore des Munda ou des Santal.

Le nom des Pulinda est interprété en tibétain (Mahāvyutp.,

188, 15) par *gyuṅ po* «hors caste» et en chinois par 屠家 *tou-kia* «race qui tue les bêtes pour s'en nourrir». Ptolémée, VII, 1, 64, donne de même aux Poulindai l'épithète de *agriophagoi*, terme rare, qui semble inventé pour traduire un original indien; *agrio°* signifie «sauvage», *°phagos* «mangeur de. . .»; on hésite à choisir entre «qui vit de fruits sauvages» ou «qui vit de chair crue». Il leur assigne une place bien définie, dans l'intérieur des terres, derrière la Larikē, le pays des Lāṭa, qui a pour villes principales, entre autres, Barygaza (Bharukaccha), Ozēnē (Ujjayinī) et Nasika (Nāsika), du Malva à la source du Godavari. C'est donc les hauteurs du Satpura, du Vindhya, des Aravalli où il les situe. Plus loin encore dans l'intérieur, dit-il, sont les Khatriaoi dont les villes sont, partie à l'est, partie à l'ouest de l'Indus.

Les Kulinda n'ont pas acquis la même notoriété que les Pulinda. Leur nom se rencontre rarement après la période épique. Et cependant, dans le MahāBhārata, leur rôle est plus considérable que celui des Pulinda. Ils habitent «dans l'Himalaya une contrée qui abonde en éléphants et en chevaux, toute mélangée de Kirāta et de Taṅgaṇa, avec aussi des Pulinda [*sic*] par centaines, un pays aimé des dieux, rempli d'innombrables merveilles, III, 140, 10866; leur roi Subāhu accueille avec respect les Pāṇḍava quand ils se mettent en route pour visiter le mont Gandhamādana; au retour, ils suivent le même chemin, traversent Cīna, Tukhāra, Darada «et alors ils aperçurent les pays du Kulinda qui ont tant et tant de joyaux, et franchissant la région de l'Himavat où la marche est difficile, ils virent la forteresse du roi Subāhu», III, 177, 12350. Arjuna partant pour soumettre le Nord commence par la conquête du Kulinda; ensuite il se dirige sur Ānarta, Kālakūṭa, Śākala, II, 26, 996. Au rājasūya de Yudhiṣṭhira, les Kulinda paraissent dans le cortège des peuples du Nord, riverains de la Śailodā : Khasa, Pārada, Taṅgaṇa, etc., qui apportent en

tribut l'or de fourmillière, les émouchoirs en queue d'yak et le miel de montagne, II, 52, 1859. La lecture 85 du VIIIe livre raconte tout au long la lutte engagée et soutenue, au cours de la grande bataille, par les Kulinda montés sur leurs éléphants rapides, bien équipés, couverts d'or, nés dans l'Himalaya. Dans la description du monde, VI, 9, 370, les Kulinda sont rangés auprès des Pārada et des Kuṇṭhaka; le pays a son Piémont, les Kulindopatyaka, VI, 9, 363. Mais, une fois de plus ici, comme nous l'avons déjà observé plus haut dans d'autres cas, des variantes subreptices attestent que le nom s'obscurcit; le nom des Kaliṅga, plus connu, tend à le supplanter : VI, 9, 347 C a *Kaliṅga;* VII, 121, 4819 C a *Kuliṅga,* et le traducteur de P. C. Roy écrit *Kaliṅga.* Le Vāyu P. 45, 116 écrit bien Kulinda dans la liste des *udīcya* «septentrionaux» : *Gāndhārā Yavanāś caiva,* etc.; le Matsya P., dans le vers correspondant 113, 41, substitue *Pulinda,* mieux connu, mais déplacé ici; le Mārkaṇḍeya, 57, 37 substitue *Kaliṅga.* Je rappelle ces mentions des Kuliṅga que nous avons déjà vu alterner par confusion avec les Bhuliṅga. Une autre variante mérite d'arrêter l'attention. Le MahāBhārata, XIII, 33, 2104, dans la liste, déjà citée plusieurs fois, des tribus dégradées, écrit : *Kalindāś ca Pulindāś ca;* le traducteur de P. C. Roy introduit ici les Kaliṅga. Mais, le sommaire de géographie indienne donné par Vāgbhaṭa (*Kāvyānuśāsana, in°*) et copié par Hemacandra (*Kāvyānuśāsana,* 127), énumérant les montagnes septentrionales, au delà de Pṛthūdaka (Pehoa), donne : *HimālayaJālandharaKalindEndrakīla . . . parvatāḥ;* Hemacandra écrit «*Kalindrendra*», probablement sous l'influence de la syllabe suivante *dra.* Il est curieux de constater que la forme recueillie par Ptolémée, VII, 1, 42, *Kulindri(nē)*, présente la même altération; l'analogie du nom d'Indra, si populaire et si fréquemment employé en fin de composés, n'avait pu manquer d'agir sur la finale *°inda.* Quant à la voyelle

de la syllabe initiale, l'*a* peut y être primitif, comme dans Kaliṅga; l'hypothèse est rendue très vraisemblable par le nom sacré de la très sainte Yamunā. Elle est *Kālindī* (Amara, I, 10, 31), «la fille du mont Kalinda», comme la Narmadā est «la fille du mont Mekala» (Amara, *ibid.*, même vers). Ptolémée, VII, 1, 42 place la Kulindrinē «au-dessous des sources du Bibasis (Vipāśā) et du Zaradros (Satadru) et du Diamouna (Yamunā) et du Gange». La Yamunā est donc bien exactement la fille des montagnes du pays Kulinda. Le géographe grec confirme les témoignages hindous.

Le Bṛhatsaṁhitā de VarāhaMihira apporte une autre variante du même nom. Au chapitre XIV, l'éditeur H. Kern a adopté deux fois la lecture *Kauṇinda,* de préférence aux autres leçons *Kaulinda* et *Kaulindra* fournies cependant, elles aussi, par de bons manuscrits. Il s'agit sans aucun doute des Kulinda; au vers 30, ils figurent dans un catalogue des peuples du Nord-Est, avec Kirāta et Cīna, deux lignes après AbhisāraDarada-TaṅgaṇaKulūta; au vers 33, le roi Kauṇinda suit Āvanta, Ānarta, SindhuSauvīra, Hārahaura et le souverain de Madra. Dans le même traité, mais dans un autre chapitre, IV, 24, le texte imprimé porte *Kaulinda,* avec la variante *Kaulindra,* dans une liste qui comprend Traigarta, Mālava, Śibi, Āyodhyaka. La forme *Kuṇinda* est garantie, en tout cas, par la légende d'un grand nombre de monnaies anciennes, trouvées pour la plupart dans les districts de Saharanpur et d'Ambala «le Piémont des Kulinda». Ces pièces sont ou d'argent, ou de cuivre; le travail en est fort varié, et elles couvrent certainement une assez longue période de temps, à partir du second siècle avant l'ère. Le dessin en est très chargé : à l'avers, une femme debout, la main gauche sur la hanche, offre de la main droite un fruit à un cerf (ou un buffle) debout tourné à sa droite, portant un symbole entre les cornes; au-dessus de son échine, une sorte de balustrade carrée que domine un parasol; au

revers, un caitya à trois étages d'arches surmonté du parasol; à droite, un arbre dans une balustrade; à gauche, un svastika et un symbole à tête triangulaire; en haut, un nandipada; en bas, un serpent. La légende est le plus souvent tracée en deux écritures, brāhmī et kharoṣṭrī; en brāhmī : *Amagabhutisa maharajasa rañah* (*rājña*) *Kuṇadasa;* en kharoṣṭrī : *Raña Kuṇidasa amaghabhatisā maharajasa.* L'emploi des deux écritures, qui caractérisent chacune un monde et une civilisation, souligne bien l'importance de la région occupée par les Kulinda-Kuṇinda; c'est aussi sur leur territoire, ou tout près d'eux, dans la vallée de Kangra, qu'on a trouvé des inscriptions digraphiques, en brāhmī et en kharoṣṭrī (*Ep. Ind.*, VII, 116).

Pulinda-Kulinda, Mekala-Utkala (avec le groupe Uḍra-Puṇḍra-Muṇḍa), Kosala-Tosala, Aṅga-Vaṅga, Kaliṅga-Tiliṅga forment les anneaux d'une longue chaîne qui s'étend des confins orientaux du Cachemire jusqu'au cœur de la péninsule. L'ossature de ce système ethnique est constituée par les hauteurs du plateau central; il participe à la vie de tous les grands fleuves de l'Inde, excepté l'Indus vers l'Ouest, la Kaveri vers le Sud. Chacun des groupes fait un ensemble binaire; chacun des ensembles binaires est soudé à un autre membre du système. Dans chaque paire d'ethniques, les jumeaux portent le même nom, différencié seulement par l'initiale : *k* et *t; k* et *p;* zéro et *v*, ou *m*, ou *p*. Ce procédé de formation est étranger à l'indo-européen; il est étranger au dravidien; il est au contraire caractéristique de la vaste famille de langues qu'on appelle austro-asiatiques, et qui englobe dans l'Inde le groupe des langues muṇḍā, souvent appelées aussi kolariennes. M. Sten Konow, qui a consacré une étude spéciale à ces langues, *Linguistic Survey of India*, vol. IV, *Muṇḍā and Dravidian Languages*, écrit (introd., p. 9) : «Le principal foyer des langues muṇḍā est à l'heure présente dans le plateau du

Chota Nagpur; elles sont parlées aussi dans les districts de Madras et des Central Provinces qui en sont voisines, et dans les Mahadeo Hills. Presque partout on les trouve dans les jongles et sur les hauteurs, les plaines et les vallées étant habitées par une population de parler aryen... Les langues muṇḍā doivent avoir été autrefois parlées sur une vaste étendue dans l'Inde Centrale et probablement aussi dans la vallée du Gange.» Le P. Schmidt, dans son étude sur *Les Peuples mon-khmêr, trait-d'union entre les peuples de l'Asie Centrale et de l'Austronésie* (trad. franç., *B.É.F.E.-O.*, VII), compare les langues muṇḍā aux langues mon-khmêr, et note que «le système de formation des mots à l'aide de préfixes et infixes est identique de part et d'autre :

«*a.* Dans ces deux groupes de langues, toutes les consonnes que ces langues possèdent, à l'exception de *ṅ, ń, y* et *w*, peuvent servir de préfixes simples, et comme dans la plupart des langues mon-khmêr, on obtient aussi dans les langues muṇḍā un deuxième degré de préfixation par l'insertion d'une nasale *ṅ, ń, m, n*, ou d'une liquide *r* [*l ?*], entre le préfixe et la racine.

«*b.* L'infixe *n* forme dans les langues mon-khmêr surtout des noms d'instrument, dans les langues muṇḍā des noms abstraits, qui désignent le résultat d'une action; mais les formes de ce dernier genre ne sont pas rares non plus en particulier dans les idiomes khmêr, bahnar et nicobarais.»

Les noms que nous avons étudiés présentent des formations qui correspondent bien au type général décrit par le P. Schmidt. On ne peut manquer d'être frappé par les analogies qui les rapprochent entre eux. Trois séries : Pulinda–Kulinda, Aṅga–Vaṅga, Kaliṅga–Tiliṅga ont une nasale intérieure qui peut être un infixe; la série secondaire Uḍra–Puṇḍra–Muṇḍa semble montrer le flottement de l'infixe, attesté aussi

par les variantes sporadiques Uṇḍa, Oṇḍa, Oṇḍra = Uḍra. On est tenté de se demander si Utkala et Uḍra, désignations synonymes, ne sont pas en réalité le même mot, différencié par la présence ou l'absence d'un infixe *k*. On aurait : *Ut(ka)la* = *Uḍ-ra;* la différence de la dentale dans un cas, et de la cérébrale dans l'autre, n'est pas pour faire difficulté; en présence de la sourde gutturale, l'explosive est plus aisément dentale; combinée avec *r,* la cérébrale se maintient, d'autant mieux qu'il s'agit de sons étrangers à noter en sanscrit et que dans ce cas l'écriture tend à utiliser les sons et les caractères les moins usuels. Si le rapprochement Utkala–Uḍra est admissible, on sera naturellement amené à rapprocher Mekala–Muṇḍa (= Mundra, Muṇḍra). Deux séries : Kosala–Tosala, Utkala–Mekala, ont la même finale.

On trouvera, j'en suis sûr, en procédant à une recherche systématique, encore d'autres groupes constitués sur le même type; je signalerai seulement ici le groupe Accha – Vaccha, exactement symétrique à Aṅga-Vaṅga; je n'ai pas voulu en faire état parce qu'il ne comporte pas une précision suffisante; je n'ai retenu que les ethniques à localisation précise, où la proximité va de pair avec la ressemblance verbale, pour éliminer autant que possible les risques d'une homophonie purement accidentelle. Accha – Vaccha sont nommés côte à côte dans les textes jaina, par exemple Bhagavatī, 15, 17, liste des peuples indigènes opposés aux «barbares» : Aṅga, Vaṅga, Magaha, Malaya, Mālavya, Accha, Vaccha, Koccha, etc. (*Ind. Stud.,* 16, 304); et Prajñapanā, liste des peuples Āriya, 3e vers : *Vairāḍa Vattha* (°*ccha* B) *Varaṇā Atthā* (°*cchā* BC) (*ibid.,* 398). Le commentateur explique *Vatseṣu Vairāṭapuram;* mais, comme le remarque Weber, les Vatsa ont déjà été nommés au vers précédent avec la ville de Kosambī (Kauśāmbī) qui est en effet leur capitale. Nemicandra, dans son commentaire, substitue Maccha = Matsya, et Vairāṭa est

en effet la capitale du pays Matsya. Mais Accha est inconnu; le commentaire avoue l'embarras et l'ignorance des interprètes : *Varuṇo* [sic] *nagaram Acchā deśaḥ. Anye tu Varuṇe Acchā purīty āhuḥ.*

J'ai laissé de côté aussi, ponr des raisons identiques, les noms de villes qui offrent une alternance du même genre. J'avais eu l'occasion, dans un travail antérieur, d'étudier l'alternance Takkola–Kakkola comme nom de ville et comme nom de plante. Je n'avais pas alors à rechercher le point de départ de cette alternance. On voit maintenant qu'elle nous ramène au jeu des préformantes austro-asiatiques. Le dictionnaire Lepcha de Mainwaring et Grünwedel donne, p. 10, *kăk-lo* «cardamoms, Amomum», et p. 116 *tă-kól* «espèce de fougère, Asplenium esculentum»; *t.-k. bí* «the same as vegetable». J'ai laissé de côté également les noms de végétaux qui réclament une étude spéciale; je signalerai seulement ici comme spécimen des recherches possibles les mots synonymes *kṣumā* et *umā* «le lin», qui se rattachent au difficile problème de l'histoire du lin, et qui assonnent si étrangement avec la désignation chinoise *hou-ma* 胡麻, toujours interprétée, sur la foi des caractères, comme «le chanvre (*ma*) iranien (*hou*)»; mais le japonais a, pour le linum usitatissimum, *a-ma* 亞麻, où l'Iran n'a rien à faire, et d'autre part le caractère du chanvre 麻, qui se lit *ma* en chinois, se lit *asa* en japonais. Il est significatif que les dérivés des deux formes sanscrites se répartissent en deux catégories : *kṣauma*, de *kṣumā*, ne s'applique qu'au tissu de lin, au lin ouvré; *aumīna* et *umya* (Pāṇ., 5, 2, 4 et Pat., *ad loc.*; Amara, 2, 9, 7; Hemacandra, 967) ne s'applique qu'au champ où la plante est cultivée. L'histoire de la déesse Umā–Pārvatī doit être reprise de ce point de vue. Nous pouvons toutefois observer dès maintenant que, si *kṣauma* et ses congénères ont subsisté jusqu'à présent, *umā* et ses dérivés ont disparu entièrement après Pāṇini, remplacés par le mot

IMPRIMERIE NATIONALE.

atasi et ses dérivés. Peut-être le nom ancien de la plante, sanctifié par la religion, aura été frappé d'interdit; il sera devenu tabou.

Nous avons vu un peu plus haut que « comme dans la plupart des langues mon-khmèr, on obtient aussi dans les langues muṇḍā un deuxième degré de préfixation par l'insertion d'une nasale ou d'une liquide entre le préfixe et la racine ». On est donc amené à supposer que parmi les noms géographiques de l'Inde, ceux qui commencent par *kam, kar, kal, tam, tar, tal, pam, par, pal* peuvent à l'occasion nous conserver des indices du passé austro-asiatique. Ici la recherche est plus délicate, les résultats plus douteux; je n'ai pas réussi à trouver des ensembles organiques de ce type qui soient inséparables comme ceux que nous venons d'examiner. Il se peut que *kaliṅga, tiliṅga* appartienne à ce type et soit à analyser en *kal-i(ṅ)ga, til-i(ṅ)ga*. La variation du timbre de la voyelle s'expliquerait aisément par l'hypothèse d'une voyelle de timbre obscur, *ə*, qui manque aux langues aryennes de l'Inde et qui aurait pu prendre les nuances les plus diverses. Le nom du Kaliṅga a été fixé sous cette forme de bonne heure parce que le Kaliṅga a joué un rôle important dans l'histoire politique de l'Inde dès que la civilisation aryenne a voulu atteindre la côte orientale : témoin les inscriptions d'Aśoka et de Khāravela. Le Tiliṅga n'a pas eu la même fortune; la conquête aryenne et dravidienne l'a découpé en morceaux; les variations de son nom témoignent de ses variations politiques; c'est seulement aux environs de l'an 1000 que des princes revendiquent « la suzeraineté du Trikaliṅga », peut-être avec l'idée d'absorber dans cette désignation le T(r)iliṅga et le Kaliṅga. Il se peut également que *Kulinda-Pulinda* remonte à *Kəl-inda, Pəl-indu;* nous avons rencontré *Kalinda, Kālindī,* et d'autre part je rappelle la variante *kuliṅga* rencontrée plus d'une fois en face de *kaliṅga,* et l'ethnique *Bhuliṅga* a également un *u*. Les savants versés dans les langues

austro-asiatiques pourront affronter le risque, souvent si périlleux en matière d'onomastique locale, de proposer des étymologies pour ces noms. Déjà le P. Schmidt a, sans y penser, suggéré pour *kaliṅga* une étymologie qui, si elle était juste, ouvrirait une direction à de nouvelles recherches. Dans la liste de correspondances lexicographiques qui accompagne son article *B.É.F.E.-O.*, VII, 261, il écrit, sous la rubrique des mots à initiale L (n° 151) : «*kalāṅ* [en Nicobarais], white-bellied sea-eagle, Cuncuma lemogaster = Khmêr *khleṅ*, Stieng *kliṅ*, espèce de milan (sanscrit *kaliṅga*).» Effectivement le sanscrit kaliṅga peut signifier «la pie-grièche à queue fourchue» Am., 2, 5, 16; Hem., 1333. Böhtlingk et Roth suggèrent (*P.W.*[1], sub verbo) pour ce sens l'analyse du mot en *kaliṁ* + *ga;* ils avaient été sans le savoir devancés par Sarvānanda, qui commente, sur Am., 2, 5, 16 : *kaliṁ gahanaṁ gacchatīti kaliṅgaḥ*. Kṣīrasvāmin a lui aussi son interprétation : *ke liṅgaṁ cūḍāsya kaliṅgaḥ* «il a sur la tête (*ka*) son signe caractéristique, sa houppe». Ces fantaisies sont un utile rappel sur le terrain mouvant de l'étymologie. Si la correspondance indiquée par le P. Schmidt devait être reconnue exacte, on serait conduit à supposer que les éponymes des régions que nous avons étudiées étaient des totems. Mais le mot *kaliṅga* ne peut manquer d'évoquer aussi un tout autre rapprochement, avec le mot tibétain *gliṅ* = sk. *dvīpa*. Le tibétain, il est vrai, n'appartient pas à la famille muṇḍā ni au groupe austro-asiatique; mais il a tant de traits en commun avec ces langues qu'il ne peut en être complètement séparé. Le mot *gliṅ* prononcé aujourd'hui *liṅ* dans l'usage classique de Lhasa, contient un préfixe *g* = *ka;* le tibétain a transformé en sonores toutes les explosives sourdes des préformantes : *g, d, b,* pour *k*(*a*), *t*(*a*), *p*(*a*), et fait disparaître l'élément vocalique qui les soutenait. Le mot *gliṅ* remonte donc à une forme antérieure *ka-liṅ*. Le sens en est identique au sanscrit *dvīpa* «île», avec toutes les valeurs secondaires

qui en dérivent: «territoire isolé, division de pays grande ou petite», etc. Le simple, sans préformante, se rencontre au Sikkim, chez les Lepcha, qui sont considérés comme les plus anciens habitants du pays; c'est *lyaṅ* «la terre», dans toutes les significations que ce mot comporte : «terrain, territoire», etc. En tibétain, le mot *g-liṅ* se combine avec l'affixe *-ka; g-liṅ-ka* signifie, d'après S. C. Das, «jardin; parc de plaisir»; le Dictionnaire Anglais-Tibétain du Lama Dawasamdup Kazi rend en effet le mot anglais *garden* par *ldum-ra; gliṅ ka; chod źiṅ*. Cependant, Jäschke donne pour *gliṅ-ka* «a small uncultivated river-island or low-land». De même, en lepcha, le mot *lyaṅ* se combine avec l'affixe *-ka* pour désigner «un espace où il n'y a pas de village». Il semble impossible d'isoler ce mot du nom de *Laṅkā,* qui désigne en sanscrit l'Île par excellence, l'île des Râkṣasa, où règne le démon Rāvaṇa, farouche adversaire du divin Rāma. Le Vocabulaire de Yule et Burnell, *Hobson-Jobson,* s. v° *Lunka,* ajoute : «Also ʽan islandʼ in general». Les savants compilateurs ont probablement emprunté cette indication au Dictionnaire Télougou de Brown. Ils indiquent encore une autre valeur du mot : «A kind of strong cheroot much prized in the Madras Presidency, and so called from being made of tobacco grown in the ʽislandsʼ (the local term of which is *laṅka*) of the Godavery delta.» Aucune référence; c'est donc de l'usage réel qu'ils ont tiré cette signification, que je n'ai pas eu l'occasion de vérifier sur place. Le cigare *laṅka* nous ramène de façon inattendue au *Kaliṅga,* avec les îles du delta du Godavari. Et en effet le *Gazetteer of India*[1], s. v° *Godavari,* confirme pleinement ce témoignage : «The land on which tobacco is grown consists for the most part of alluvial islands lying within the banks of the Godavari river, called *lankás,* which are flooded every year... Tobacco seems to be grown on any part of the *lankás* almost indifferently... The tobacco of the *lankás* would command a good price in European mar-

kets.» Il s'agit donc bien d'un vocable courant. Mais des documents épigraphiques prouvent que ce vocable était également en usage plus au Nord, sur le cours de la Mahanadi. Une charte de donation, qui provient de l'État de Sonpur, sur la Mahanadi, et publiée par B. C. Mazumdar (*Ep. Ind.*, XII, 237), émane d'un prince local uni par un lien indéterminé avec le souverain du Trikaliṅga, et qui prend le titre de *Paścimalaṅkādhipati;* M. Mazumdar observe à propos de ce nom que «les gens de Sonpur savent encore par tradition que l'État de Sonpur a porté jadis un nom comme *Paścima-Laṅkā*». Une autre charte, provenant du même état et publiée par le même éditeur (*Ep. Ind.*, XII, 218), est concédée *Laṅkāvarttakasaṁnidhau.* L'éditeur propose d'identifier Laṅkāvarttaka avec une hauteur qui se trouve dans le lit de la Mahanadi et qui s'appelle Laṅkeśvarī. Les deux inscriptions sont de basse époque et remontent à trois ou quatre siècles. On ne peut lire sans surprise dans Pline le passage déjà cité, VI, 18 : *Insula in Gange est magnæ amplitudinis gentem continens unam nomine Modogalingam* «Il y a une île dans le Gange, de grande étendue, qui contient une seule nation appelée Modogalinga.» Quoi qu'il en doive être du premier élément (voir ci-dessus, p. 16), la mention de «l'île dans le Gange» évoque fatalement le *gliṅ* (=*ga-ling*) qui signifie «île», et ces *laṅkā* que nous venons de rencontrer dans le lit du Godavari et de la Mahanadi, en remontant vers le Gange.

L'élément *laṅkă* reparaît dans un certain nombre de noms géographiques aux environs de la presqu'île malaise. On ne peut hésiter à le reconnaître dans le pays de *Kia-mo-lang-kia, Lang-kia, Lang-kia-chou,* des voyageurs et annalistes chinois, *Lĕṅkasuka* du Nāgarakrĕtāgama, *Ilaṅgaśogam* de l'inscription tamoule de Rājendracoḷa Ier à Tanjore. M. Ferrand a rassemblé les textes dans un Appendice (III) de son article sur Malaka

(*J. A.*, 1918, II, 134, 145 et 153); il y a discuté les localisations proposées, et il l'a situé avec beaucoup de vraisemblance sur la côte orientale de la presqu'île malaise, en plein isthme de Ligor. L'identité *Kia-mo-lang-kia* = *Lang-kia chou*, couramment admise, suppose que le mot *laṅka* forme un élément organique dans l'ensemble du nom; au reste, Yi-tsing n'hésite pas à employer alternativement, au cours du même passage, *Lang-kia-chou* et *Lang-kia* (*Relig. Émin.*, p. 57 et 100); l'Histoire des Leang donne aussi les deux formes *Lang-ya* et *Lang-ya-sieou*. Le sens de l'élément final : *su*, *śuk*, *śoga* reste à déterminer. Quant au mot *Kia-mo-lang-kia*, dont Hiuan-tsang se sert pour désigner le même pays (*Mém.*, II, 82), Stanislas Julien a restitué l'original sanscrit *Kāmalaṅkā* sur le type de *Kāmarūpa*, où les deux premières syllabes sont également figurées par les caractères 迦摩, et cette restitution a été acceptée sans discussion. Pourtant M. Ferrand (*J. A.*, 1918, II, 145), qui est familier avec les langues malaises, a présenté une observation sagace à propos de ce nom. «*Kāmalaṅka* est, dit-il, une curieuse forme toponomastique. On ne peut s'empêcher d'en rapprocher les deux premières syllabes de celles du nom sanscrit de l'Assam, Kāmarūpa. Il est hors de doute que skr. *kāma* «amour» ne figure dans les deux cas que comme calembour, rappelant plus ou moins par assonance le terme indigène». A en juger par les caractères de transcription qu'a employés Hiuan-tsang, il est probable que ses informateurs indiens ont prononcé *Kāmalaṅka*. Mais ce nom avait certainement pris en sanscrit, au temps même de Hiuan-tsang, une autre forme encore. Le Mañjuśrīmūlakalpa, dont l'original sanscrit a été retrouvé par l'admirable Gaṇapati Sâstrî, et dont nous avons aussi une traduction tibétaine et une tradition chinoise partielle, nomme les îles de Karmaraṅga avec l'île des Cocotiers et Vāruṣaka (Baros, Sumatra), et les îles des Nus (Nicobar) et Bali, et Java comme des régions où

le parler est indistinct, sans clarté, rude, tout plein de la lettre *r* :

> *Karmaraṅgākhyadvīpeṣu Nāḍikerasamudbhave*
> *dvīpe Vāruṣake caiva NagnaBalisamudbhave*
> *Yavadvīpe vā sattveṣu tadanyadvīpasamudbhavā*
> *vācā rakārabahulā tu vācā asphuṭatāṁ gatā*
> *avyaktā niṣṭurā caiva sakrodhapretayoniṣu*

Éd. Gaṇapati, II, p. 332.

Je ne m'arrêterai pas ici sur tant de noms si importants pour l'étude de l'Archipel Indien; j'en ai déjà fait l'objet d'une communication à la Société asiatique (*J. A.*, 1921, I, 332), que je me propose de publier ultérieurement. La traduction chinoise omet dans ce passage le nom du Karmaraṅga. La traduction tibétaine (éd. de Pékin, p. 197[a]) donne comme équivalent *las chon* = « action-couleur »; c'est la traduction littérale des deux mots *karma* (action) et *raṅga* (couleur), qu'on a cru reconnaître à l'analyse dans ce nom de pays. La forme du mot Karmaraṅga, avec ses deux *r*, atteste la fréquence du son *r* dans ce groupe de langages. Le son *r* s'est substitué à *l* de *laṅka* et s'est introduit dans le premier élément. Le mot, du reste, n'est pas complètement isolé. Bāṇa, dans le Harṣacarita, mentionne deux fois, au cours du chapitre VII, les boucliers de Karmaraṅga; édit. Nirnayasagar, p. 232 : les guerriers qui entourent Harṣa portent comme des parures des boucliers en cuir du Karmaraṅga, ronds et multicolores °*kirmīrakārmaraṅgacarmamaṇḍalamaṇḍan*°; *ibid.*, p. 243, parmi les présents envoyés par le roi du Kāmarūpa, figurent des boucliers en cuir du Karmaraṅga ondulés de dessins tracés par la splendeur de l'or, avec des rebords ravissants : *rucirakāñcanapattrabhaṅgabhaṅgurāṇām atibandhuraparivesānāṁ kārmaraṅgacarmaṇāṁ sambhārān.* L'édition du Cachemire a la lecture *kārmaraṅga;* les textes de Bombay suivis par Cowell dans sa traduction,

p. 203 et 214, lisent *kārdaraṅga;* l'épithète *kirmīra,* choisie à dessein pour l'allitération, suffirait à garantir la leçon *kārmaraṅga,* corsée encore par l'emploi du mot *carma* qui suit : *kirmīrakārmaraṅgacarma°.* Le commentateur Śaṁkara, dans son Saṁketa, glose sur le premier passage : *kārdaraṅgakāni kārdaraṅgadeśodbhavāni bahusuvarṇasūtraracitāni carmāṇi. sphoṭakāḥ snigdhavarṇamāṁsasphārāṇi kārdaraṅgacarmāṇi* «des cuirs provenant du pays de Kārdaraṅga, fabriqués avec beaucoup de fils d'or; les peaux de Kārdaraṅga ont une masse de chair de couleur luisante»; sur le second passage, il répète que Kārdaraṅga est le nom du pays d'origine de ces boucliers : *kārdaraṅgadeśabhavānāṁ sphetakānām.* Il faut donc supprimer l'explication donnée par Böhtlingk (*PW*², sub verbo) : «*hochroth* (rouge intense); cf. *kṛmirāga*». En outre du Karmaraṅga, le Mañjuśrīmūlakalpa mentionne aussi le nom du Carmaraṅga par deux fois, au chap. 20, p. 206 et au chap. 22, p. 233; dans l'un et l'autre passage, le Carmaraṅga figure en compagnie de Kalaśavarapura (Kalaśāhvā, p. 206; Kalaśamukhya, p. 233), de Samataṭa et de Vaṅga. Les deux derniers pays conduisent au delta du Gange; Kalaśapura (ou Kalaśavarapura, etc.) est une ville du Suvarṇadvīpa, au témoignage du Kathāsaritsāgara, 54, 108 (la Mañjarī, dans le récit correspondant, XV, 207 et suiv., ne donne pas le nom de la ville). Dans le recueil de miniatures népalaises étudié par M. Foucher (*Étude sur l'Iconographie bouddhique de l'Inde*), la représentation de «Bhagavat à Kalaśavarapura» (ms. A 15, Calcutta, n° 13) suit immédiatement celle de «Dīpaṅkara à Yavadvīpa» (*ibid.*, n° 12). M. Pelliot a réuni (*B.É.F.E.-O.,* IV, 360) plusieurs textes chinois qui mentionnent cette ville et d'où il sort que Kalaśapura était situé au nord du To-ho lo, situé lui-même au nord du P'an-p'an, lequel se localise sur la péninsule malaise, à la hauteur de Bandon ou Ligor. Carmaraṅga nous ramènerait donc dans les mêmes parages que Karmaraṅga et ne serait

peut-être qu'une variante du même nom. Il faut observer que les deux chapitres du Mañjuśrīmūlakalpa où se rencontre le nom de Carmaraṅga manquent non seulement à la version chinoise, mais aussi à la version tibétaine de l'ouvrage. La Bṛhatsaṁhitā, XIV, 9, dans son Catalogue des peuples du Sud-Est (*āgneyī*), réunit *Vṛṣa-Nālikera-Carmadvīpāḥ;* Kern a traduit (*J.R.A.S.*, n. s., V, 83) : «The Island of Bulls, of Cocoas, of Tree-barks»; mais la mention de *Nālikera* à côté de *carma* prouve bien que le Carmadvīpa correspond ici au Carma- ou Karma-raṅgadvīpa du Mañjuśrīmūlakalpa. La Bṛhatsaṁhitā, au même chapitre, vers 23, nomme encore, cette fois parmi les populations du Nord-Ouest le plus reculé, pêle-mêle avec les Śūlika (Sogdiens), les Ekavilocana (Monophthalmes), Dīrghagrīva (Longs-cous), etc., un peuple de Carmaraṅga. Il s'agit sans aucun doute du même peuple que le MahāBhārata, VI, 9, 355 appelle Carmamaṇḍala, et que les Purāṇa (*Mārk.*, 57, 36; *Vāy.*, 45, 115) appellent Carmakhaṇḍika. M. Pargiter a rapproché cette dernière dénomination du nom de Samarcande. En fait, ils sont énumérés entre les Pahlava et les Gāndhāra, ce qui les placerait aux confins du monde indien et du monde iranien.

La réputation des peaux du Karmaraṅga semble expliquer la notice de Ptolémée sur la population des «Brigands» ληστaί, qu'il place exactement dans les parages du Karmaraṅga, aux abords méridionaux du Grand Golfe, autrement dit du Golfe de Siam (VII, 2, 6 et 21) : «On dit que les naturels du pays des Brigands vivent comme des bêtes, habitent des cavernes, et qu'ils ont la peau presque semblable à celle des hippopotames, impénétrable aux flèches.» La région n'en avait pas moins quelques centres de population, et même un port de commerce : «Samara(n)dē, Pagrasa, Pithōnobastē qui est un marché, Akadra, Zabai qui est la ville.» On peut supposer que Samara(n)dē est une altération du nom qui aurait abouti en

sanscrit aux formes alternantes Carmaraṅga et Karmaraṅga (cf. *infra*, les formes *Camariz*, *Camarix*).

L'Inde ne recevait pas seulement des boucliers de peau du Karmaraṅga; elle a reçu aussi de ce pays un fruit qui s'est acclimaté dans l'Inde et qui continue à porter aujourd'hui encore, à peine déformé, le nom de sa terre d'origine. *Karmaraṅga* est la désignation sanscrite du fruit que les Européens appellent *carambole;* Lushington (*List of Vernacular Trees... in the Madras Presidency*, n° 365) mentionne en outre les appellations de Coromandel Gooseberry; Sweet Climbing; Square Tamarind. D'après la même autorité, en uriya le nom est *koromoṅga* [par métathèse], en télougou *koromoṅga* et *tamarta*, en tamoul *śagadam, śiśam, śīgam, kandaśaḍgam, tamarattāi;* en malayalam *śaturappuḷi, kāmaraṅgam, puliñśi, tamaratta;* en canarais *dārehuḷi, karmaraṅga, kirinelli, dārepuḷi*. Khory et Katrak (*Materia Medica*, II, 152) ajoutent pour le bengali *kamaraṅga* et *kamarak*, pour le guzerati *kamarak*, pour l'hindi *kamaraṅga* et *kamrakh*. D'après le Hindī Śabda Sāgara, *kamarakh* est le nom de l'arbre; le nom du fruit est (en hindi) *karmaraṅga* et *kamaraṅga*. On retrouve ainsi, dans la désignation de ce fruit, le flottement attesté par le *Kamaraṅga* (*Kia-mo-lang-kia*) de Hiuan-tsang en face de *Karmaraṅga* du Mañjuśrīmūlakalpa. Le Glossaire de Yule et Burnell a un article excellent et copieux sur ce fruit, s. v° *Carambola*. Le nom a été consacré par Linné, qui a classé l'arbre sous la désignation d'*Averrhoa Carambola*. L'habitat originel de l'arbre est aux îles Moluques (LUSHINGTON, *loc. cit.*); le Karmaraṅga en ce cas aurait été un relais dans la transplantation du carambolier; ce territoire aurait donc été de longue date un marché d'échange entre l'Inde et les îles les plus lointaines de l'Archipel[1]. Sa situation

[1] Le nom de *carmaraṅga* est donné par le Rājanighaṇṭu, 3, 123 comme un des synonymes de *āvartikā*, qui désigne le séné, *Cassia acutifolia* (LUSHINGTON, *List*, 955 : African senna, Kordofan s., Nubian s., Officinal s., Se-

sur la côte orientale de l'isthme de Ligor le désignait pour ce rôle. Les textes chinois réunis par M. Ferrand confirment le fait; le plus expressif de ces textes me paraît être la Biographie de Paramārtha traduite par Takakusu (*B.É.F.E.-O.*, IV, 62). Quand le moine hindou, las de son séjour en Chine, veut retourner dans son pays (il était originaire d'Ujjayinī), son biographe se contente de dire : «il songeait à s'embarquer pour *Lang-kia-su*».

Le nom du Karmaraṅga se trouve cité dans la fameuse inscription de Rājendracoḷa I[er] à Tanjore, quoi qu'on n'ait pas encore réussi à le reconnaître. Dans la liste des pays soumis par le conquérant indien, après Ilaṅgaśogam, viennent Māppappāḷam, Mevilimbaṅgam, Vaḷaippandūṛu, Taḷaittakkolam, Mādamāliṅgam. J'ai déjà traité ailleurs de l'avant-dernier nom, à propos du Takkola de Ptolémée et des textes palis; j'aurai tout à l'heure à revenir sur le dernier nom. «Mevilimbangam et Vaḷaippandūṛu ne se prêtent pour le moment à aucune identification», dit M. Cœdès dans son bel article sur le royaume de Śrīvijaya (*B.É.F.E.-O.*, XVIII, 6, 15). M. Ferrand n'a pu que reproduire le nom, sans y rien ajouter, dans le compte rendu détaillé qu'il a donné de ce travail (*J. A.*, 1919, II, 172). Le nom malais du carambolier est *bălimbing* ou *belimbing;* dans l'Inde, on se sert aujourd'hui de ce nom pour désigner une variété du carambolier, l'*Averrhoa Bilimbi* de Linné, au fruit plus doux que le karmaraṅga; en télougou : *bilibili, bilumbi, gommarēku, pulusukāya;* en tamoul : *kośśittamarattāi,*

naar s., Surat s.). Comme l'indiquent ces désignations, la plante est originaire de Nubie et d'Abyssinie. Il ne semble pas que *carmaraṅga* soit une désignation d'origine; ce nom ne s'est pas encore rencontré dans l'usage savant ou réel en dehors de la mention fournie par le Rājanaghaṇṭu, compilé à une basse époque, probablement au XIII[e] siècle Parmi les autres noms du séné réunis dans cette compilation figure aussi *raṅgalatā*, où *raṅga* figure sans être accompagné de *carma*. La liste de Lushington ne mentionne aucun de ces noms pour la *Cassia acutifolia*.

pilimbi, puliśśakāy, puḷimā; en malayalim : *bilimpi, kariśśakka, vilumpi*; en canarais : *bilimbi, bimbuli* (LUSHINGTON, *List*, 366; cf. aussi Yule-Burnell, s. v° *blimbee*. La note fournie par Yule et Burnell, s. v° *Carambola*, me semble utile à transcrire ici : « Sir J. Hooker observes that the fact that there is an acid and a sweet-fruited variety (*blimbee*) of this plant indicates a very old cultivation »). Mais le témoignage, entre autres, de Garcia de Orta, montre bien que même pour un connaisseur compétent, *karmaraṅga* et *bilimbi* s'équivalent : « Ces carambolas sont appelés au Canarin et au Decan *camariz*, et en Malay *balimba* » (Yule-Burnell, s. v° *Carambola*). Et Linschoten (*ibid.*) : « Le fruit que les Malabars et les Portugais appellent Carambola est au Deccan appelé *Camarix*, au Canar *Camarix* et *Carabeli*, au Malais *Bolumba.* » Mevilimbaṅgam est donc à analyser, dans l'inscription de Tanjore, comme Mā-Damāliṅgam, Mā-Ṇakkavāram, en *Me-Vilimbaṅgam*; il est clair que *Vilimbaṅgam* est la transcription indienne du malais *bĕlimbing*, qui équivaut à Karmaraṅga. Le nom indien du fruit, tiré du nom du pays, est devenu à son tour l'indication du pays lui-même; Karmaraṅga est devenu le pays du carambolier, et, comme on vient de le voir dans la liste des noms empruntés à Lushington, le nom malais du fruit a fait fortune dans toute l'Inde du Sud à côté du nom consacré par le sanscrit. Mais alors l'identité Kamalaṅka = Lĕṅkasuka est à abandonner, puisque Lĕṅkasuka est clairement désigné dans la même inscription de Tanjore sous la forme tamoulisée Ilaṅgāśogam. Les deux pays sont certainement proches voisins, mais ils ne se confondent pas, et Mā-ppappāḷam est probablement à situer entre eux, puisqu'il est nommé entre eux.

A côté de *Lang-kia* (*chou*) et symétriquement à *Ka*(*r*)*mal*(*r*)*aṅk*(*g*)*a*, vient se placer le nom de *Tām*(*r*)*aliṅga*, avec l'alternance *k*- *t*- dont Kaliṅga–Tilinga, Kosala–Tosala nous ont présenté d'incontestables exemples. M. Cœdès a reconnu le

nom dans l'inscription de Tanjore, où il paraît sous la forme *Mā-Damāliṅgam;* il a aussi retrouvé le même nom, cette fois sous la forme *Tāmbraliṅga,* dans une inscription conservée à Bangkok et qui provient de Jaiya. Je l'ai signalé dans le Mahā-Niddesa sous la forme *Tambaliṅga* (*Ptolémée, le MahāNiddesa et la Bṛhatkathā, B.É.F.E.-O.,* Recueil du Jubilé). M. Cœdès a bien reconnu aussi l'identité de ce nom avec le pays *Tan-ma-ling* cité parmi les pays vassaux de San-fo-ts'i dans le Tchou fan tche de Tchao Jou-koua (trad. Hirth et Rockhill, p. 62) et décrit dans une notice spéciale (p. 67 et suiv.) immédiatement avant *Ling-ya-sse*[*-kia*], Laṅkasuka. M. Rockhill a publié ultérieurement (*T'oung Pao,* 1915, p. 123) une autre notice sur Tan-ma-ling extraite du Tao yi tche liao; Tan-ma-ling, d'après ce texte, est adjacent à Cha-li Fou-lai-ngan; mais la position de ce dernier point est aussi indéterminée (cf. Blagden, *J.R.A.S.*, 1913, p. 166). M. Cœdès, après avoir rapporté les opinions antérieures, conclut avec vraisemblance que le pays de Tāmaliṅga couvrait certainement Jaiya et très probablement Nagor Sri Dharmaraj. A propos du nom écrit Tāmbraliṅga dans l'inscription de Jaiya, M. Cœdès observe : « *Tāmbra* est une forme pracritisante de *tāmra* « cuivre », encore employée en singhalais. Le sens de l'expression Tāmraliṅga n'est pas très clair. En prenant *liṅga* dans le sens de « marque, caractère », Tāmraliṅga signifierait « (le pays) qui a pour caractéristique le cuivre », mais je ne crois pas que du cuivre ait jamais été signalé dans le nord de la Péninsule malaise. On peut supposer d'autre part que le pays tirait son nom d'un « liṅga de cuivre » ayant une certaine célébrité. » Le cuivre n'a sans doute pas plus à faire ici que dans la plupart des noms de lieu où il se rencontre en sanscrit; nous l'expliquerons tout à l'heure à propos du nom de Tāmralipti.

L'alternance des préformantes *kam- tam-*, que nous croyons reconnaître dans les noms de *Kam-ləng* = Kamalaṅka, Karma-

raṅga, Kāmaraṅga, etc., et de *Tam-ləng* = Tāmraliṅga, etc., paraît se reproduire sur le sol même de l'Inde, dans la région où nous avons noté déjà des couples d'ethniques différenciés seulement par la préformante. *Kāmarūpa* et *Tāmralipti* me semblent en donner un nouvel exemple.

Le mot *kāmarūpa,* considéré du point de vue du sanscrit, est un composé régulier, d'usage courant, dont le sens est parfaitement clair : *kāma* « désir » + *rūpa* « forme ». Les deux mots ne sauraient s'étonner d'être associés, puisque la cosmologie bouddhique distingue dans l'univers le monde du *kāma, kāmadhātu,* et le monde du *rūpa, rūpadhātu.* L'emploi du terme *kāmarūpa* dans la littérature est constant pour indiquer la faculté de se métamorphoser à volonté. Quant au pays de Kāmarūpa, s'il n'est pas mentionné dans les épopées, qui l'englobent dans le Prāgjyotiṣa, Kālidāsa le nomme (*Raghuv.,* IV, 84); au temps de Harṣa Śīlāditya, c'est un état de premier plan dans la politique indienne, en rapport avec la Chine. Le tantrisme surtout a valu au Kāmarūpa une popularité durable; c'est un des *pīṭha,* un des lieux sacrés où l'on adore une des reliques de Devī. Le Yoginītantra, paṭala xi (cité dans *Ep. Ind.,* XII, 68), trace ainsi les frontières du Kāmarūpa :

Nepālasya Kāñcanādriṁ Brahmaputrasya saṁgamam
Karatoyaṁ samārabhya yāvad Dikaravāsinīm
uttarasyāṁ Kañjagiriḥ Karatoyā tu paścime
tīrthaśreṣṭhā Dikṣunadī pūrvasyāṁ Girikanyake
dakṣiṇe Brahmaputrasya Lākṣāyāḥ saṁgamāvadhi
Kāmarūpa iti khyātaḥ sarvaśāstreṣu niścitaḥ

Du mont Kāñcana en Népal jusqu'au confluent du Brahmaputra, à partir de la Karatoyā jusqu'à Dikkaravāsinī, la limite au Nord est le mont Kañja, à l'Ouest la Karatoyā, à l'Est la Dikṣu à Girikanyaka, au Sud le confluent de la Lākṣā avec le Brahmaputra; c'est le territoire que tous les traités désignent sous le nom de Kāmarūpa.

La nomenclature officielle continue à désigner du nom de Kamrup la partie occidentale de l'Assam. Mais, au sens religieux, le Kāmarūpa embrasse en outre le Bhutan, le Kuch Behar et Rangpur. Le temple de Kāmākhyā, près Gauhati, en est considéré comme le centre mystique. C'est une région de montagnes où on retrouve tous les parlers de l'Inde : famille aryenne, famille muṇḍā, famille tibéto-birmane, famille mōn-khmer. A l'époque du voyage de Hiuan-tsang, le roi, nommé Bhāskaravarman, était «un descendant du dieu Nārāyaṇa; il était «de la caste des Brahmanes», il portait le titre de «Kumāra».» «Depuis que sa famille possède le royaume jusqu'au roi actuel, la succession des princes embrasse un espace de mille générations» (*Mém.*, II, 77). Le témoignage de son contemporain Bāṇa (*Harṣacarita*, chap. VII) confirme presque tous ces détails. Enfin nous possédons depuis peu d'années une inscription du roi Bhāskaravarman (Nidhanpur plates, *Ep. Ind.*, XII, 65), qui fait remonter sa généalogie jusqu'au roi Bhagadatta, le fameux adversaire des Pāṇḍava, par une longue suite d'aïeux. Cependant, quand il avait affaire à d'autres que des Hindous, le même prince se targuait d'une tout autre origine. Quand l'envoyé des T'ang, Li Yi-piao, lui fit visite au cours de sa mission (643-646), «le roi, dans un entretien privé, lui dit : La famille royale se transmet le pouvoir depuis quatre mille ans. Le premier était un esprit saint qui vint de la Chine (*Han-ti*) en volant» (*Che-kia fang tche*, éd. Tok., XXXV, 1, 94^b, *col. ult.*). Comme pour attester ses sympathies chinoises, il demanda à l'envoyé de lui procurer un portrait de Lao-tse et une traduction sanscrite du Tao-tö king. L'empereur de son côté voulut répondre à ce désir, et il promulgua un édit qui chargeait le maître de la Loi Hiuan-tsang d'exécuter la traduction en collaboration avec les docteurs taoïstes (cf. sur cet épisode l'article de M. Pelliot : *Autour d'une traduction sanscrite du Tao-tö king*, dans *T'oung-pao*,

vol. XIII, 1912, p. 351 et suiv.). Après la dynastie de Bhāskaravarman, le Kāmarūpa n'a jamais cessé d'être soumis à des races de barbares qui se sont graduellement hindouisées. La période la plus connue est celle des Ahom, de race Tai ou Chan, qui parvinrent à créer une sorte de civilisation originale et à maintenir leur pouvoir du XIIIe au XIXe siècle.

Les brahmanes ont naturellement inventé une légende pour rendre raison du nom de Kāmarūpa : c'est là que *Kāma*, Amour, envoyé par les dieux pour tirer Śiva de son deuil après la perte de son épouse, et réveiller en lui des sentiments de tendresse, fut consumé par un regard courroucé de Śiva, puis recouvra sa forme (*rūpa*) originelle. En face de cette explication enfantine, il suffit de constater que la province la plus orientale du royaume d'Assam, sur les confins mêmes de la Birmanie, portait le nom de Namrup; le Namrup était au delà du Dikhu, qui marque la limite religieuse du Kāmarūpa vers l'Est, à mi-chemin entre cette rivière et le haut Chindwin, dans une région à peine accessible qui a toujours servi de refuge aux partis vaincus. Le climat y est meurtrier; un proverbe assamais, cité par Gait (*History of Assam*, p. 144), dit que si un oiseau vole sur le pays, les chauves-souris rendront leur vie, et si l'acier entre dans le sol, il se changera en cire. Un brahmane n'aurait éprouvé aucun embarras à interpréter le nom du Namrup par Nāmarūpa, un composé si naturel, si familier qu'il semble surgir spontanément : *nāma-rūpa*, nom et forme, sont les catégories essentielles dans lesquelles se résout l'existence. Mais la philosophie des Upaniṣad n'a rien à faire dans ce coin sauvage, moins encore que les Métamorphoses au Kāmarūpa. Nous sommes en face de noms «barbares» où le même élément noté *rup*, et sanscritisé en *rūpa*, est associé à des préformantes *kam-* et *nam-*. Il ne serait donc pas surprenant que nous retrouvions le même élément avec la préformante *tam-*, constituée par le préfixe *ka* régulièrement

accru d'une nasale. C'est cette combinaison qui me paraît être à la base du nom de Tāmralipti.

Tāmraliptī a été pendant des siècles le plus grand port du Golfe du Bengale. C'est là que débarquent et embarquent les missions échangées entre Aśoka et le roi de Ceylan (*Mahāvaṁsa,* XI, 38; XIX, 6). Fa-hien s'y embarque pour Ceylan; Yi-tsing y débarque en arrivant de Chine, et c'est là encore qu'il s'embarque pour Śrīvijaya en Sumatra. La ville, en raison de son importance, est fréquemment nommée dans la littérature des contes; le MahāBhārata aussi mentionne à maintes reprises la ville, le royaume et le roi, par exemple I, 186, 6993; II, 29, 1098; 51, 1874; VI, 9, 364; VII, 70, 2436; 119, 4716... La Prajñapanā jaina nomme la ville comme la capitale du Vaṅga dans la liste des āriya de première classe, les *khettāriya,* que j'ai citée plusieurs fois déjà : *Rāyagiha Magaha Campā Aṁga taha Tāmalitti Vaṁgā ya* (*Ind. St.,* XVI, 397). Le Daśakumāra (histoire de Mitragupta) en fait une ville des Suhma. Elle commandait l'entrée et la sortie du Gange. Aujourd'hui, c'est un bourg de quelques milliers d'âmes, Tamluk, sur le Rupnarayan, non loin de son confluent avec l'Hugli. On constate avec surprise que le nom d'une ville si notoire n'a jamais pris une forme définitive. Le dictionnaire de Hemacandra cite (v. 979) quatre formes du nom : *Tāmaliptā, Dāmalipta, Tāmaliptī, Tamālinī,* et de plus deux surnoms : *Stambapūr* et *Viṣṇugṛha;* le Trikāṇḍaśeṣa (2, 1, 11) ajoute *Tamālikā.* Le Śabdakalpadruma donne en outre *Tamoliptī.* Il faut ajouter à toutes ces désignations celle qui, en fait, se rencontre le plus souvent, *Tāmralipta* (°*ā,* °*ī*). Dans presque tous les passages, les manuscrits hésitent, et les deux formes *tāmra*° et *tāma*° alternent dans les mêmes textes. Les Chinois transcrivent *To-mo-li-ti* 多摩梨帝 (Fa-hien), ou *Tan-mo-li-ti* 呾摩栗底 (Hiuan-tsang), 耽摩立底 (Yi-tsing). Ptolémée (VII, 1, 76) écrit *Tamalitēs.* Mac Crindle (*Ind. Ant.,* XIII,

364) a rapproché de Tamalitēs le nom des *Taluctæ* mentionnés par Pline, VI, 18, dans cette partie de l'Inde. Le nom de Tāmraliptī semble avoir été transporté à Cambaye dans le cours du moyen âge; le Pañcadaṇḍachattraprabandha (éd. Weber, § 3) commence un de ses contes par : *Stambhatīrthe Tāmaliptyāṁ Jayakarṇabhūpagṛhe* «à Cambaye, à Tāmraliptī, dans le palais du roi Jayakarṇa»; et la Siṁhāsanadvātriṁśika (*Ind. St.*, XV, 252) débute par l'histoire d'un roi Tāmraliptarṣi qui demeure au Guzerate, entre la Sabarmati et la Mahi (*Gurjarīmaṇḍale SābhravatīMahīlānadyor antare vanaṁ vidyate tatra rājā Tāmraliptarṣiḥ*). Weber note sur ce passage (*Pañcad.*, p. 71) que Cambaye porte aussi le nom de *Tāmravatī*, ou *Trāmbavatī*, du guzerati *trāmbuṁ* = sk. *tāmra* «cuivre», parce que, d'après la légende, la ville avait jadis des murailles de cuivre. Weber ne donne pas de référence; il tenait probablement son information de Bühler, qui est cité dans la note à propos de Cambaye. Il est probable que le nom de Stambapūr, donné comme synonyme de Tāmralipti par Hemacandra, s'applique en réalité à Cambaye, dont le nom sanscrit est *Stambha-tīrtha* = pracrit *Khambha*°. La fantaisie s'est donné libre carrière sur ces multiples variantes. L'*Imperial Gazetteer of India*[1], s. v° *Tamluk*, écrit : «Le nom même de la ville témoigne de son ancienne in-orthodoxie; mais il a été si bien manipulé qu'il a fini par devenir un titre d'honneur. Les grammairiens dérivent le mot de *tamo*(*tamas*)-*lipta* «entaché d'obscurité ou de péché». Mais une légende rapporte que Viṣṇu, sous la forme de Kalki, ayant pris chaud à détruire les démons, laissa tomber sa sueur sur la terre, et que l'endroit fortuné qui reçut cette sueur sacrée en tira son nom et devint un lieu saint» [*tāma* «fatigue» + *lipta*]. Toutes ces prétendues étymologies montrent une fois encore l'incertitude et l'embarras des interprètes. Tamālinī, Tamālikā sont aussi des efforts désespérés pour tirer un sens de ce groupe mystérieux de syllabes; on a essayé d'y retrouver

le nom d'arbre *tamāla,* xanthochymus pictorius (Lushington, *List,* n° 178). La Bhagavatī jaina raconte au second śataka l'histoire d'un Moriyaputta de Tāmalitti qui s'appelait *Tāmali* et qui semble avoir été l'objet d'un culte local. Le cuivre, *tāmra,* semble avoir découragé les exégètes, qui auraient pu cependant donner à Tāmralipti aussi, comme à Tāmravatī = Cambaye, des murailles «enduites de cuivre». On voit combien il serait vain de tenter une interprétation littérale pour tant de noms de la géographie indienne où *tāmra°* figure comme premier élément. La liste en est infinie; le cas le plus célèbre est le nom de Ceylan, *Tāmraparṇī, Tāmbraparṇī* d'où la *Taprobanē* des Grecs. Si le cuivre y a quelquefois sa raison d'être, généralement il ne fait que déceler la trace d'un ancien préfixe *tam* placé en tête d'une dénomination ancienne; tel est le cas de ce Tāmraliṅga, Tāmalinga, Təm(bə)ləng, que nous avons étudié plus haut.

Si le premier élément de Tām(r)alipti s'explique ainsi, il n'est pas impossible que le second : *lip,* corresponde au *rup,* devenu en sanscrit *rūpa,* de Kamrup = Kāmarūpa. Le royaume de Tāmralipti confinait presque avec le Kāmarūpa; Hiuan-tsang, pour passer de l'un à l'autre, n'a qu'à traverser le petit état de Samataṭa. La rivière qui arrose Tamluk, le *Rūpa*-Nārāyaṇa, semble conserver dans le premier élément du composé le mot préaryen qui figurait aussi dans le nom du pays. La correspondance *i* (*lip*) = *u* (*rup*) est possible; le nom moderne Tamluk semble avoir préservé le timbre de la voyelle réelle, altéré dans l'adaptation sanscrite. (Le *k* final de Tamluk, substitué au *p* de *rup,* est normal dans le domaine actuel du tibéto-birman; au moment même où j'écris, je reçois le *Report of the Superintendent, Archæological Survey,* Burma, 1923; à la page 23, j'y vois que le saint Upagupta du bouddhisme sanscrit est vénéré en Birmanie sous le nom d'Upagok.) Le nom de ŚrīVijaya, maintenant remis en pleine lumière, montre de

façon constante une alternance identique; les transcriptions chinoises rendent toujours la syllabe notée *vi* en sanscrit par le caractère qui désigne le Buddha 佛, dont la prononciation *bu*[d] n'est pas douteuse. Le timbre *u* (*o*) subsiste dans la transcription arabe Sribuza, Serboza. A l'extrémité opposée du vaste domaine de la civilisation hindoue, le nom de *Kapiśa* (*Capisa quam diruit Cyrus* dans Pline, VI, 92), devient chez le traducteur tibétain de la MahāMāyūrī : *ka.bu.śa*. L'identité Kapiśā = Kabuśa amène à se demander si l'identité ne s'étend pas aussi à Kamboja. Il est surprenant, en effet, d'observer que le rôle de Kapiśā semble avoir été de première importance en politique et en religion pour l'Inde d'après les documents chinois, et que le nom de Kapiśā ne se rencontre pour ainsi dire jamais dans la littérature. Le MahāBhārata, qui connaît si bien le Nord-Ouest du monde indien, ne mentionne pas une fois Kapiśā, tandis que le nom du Kamboja y revient presque incessamment. Kamboja et Kapiśā donnent l'impression d'être deux tentatives pour rendre dans une langue qui ne s'y prêtait pas le même mot étranger : $\frac{ka}{kam}$ = *kəm*; $\frac{p}{b}\ \frac{\acute{s}}{j}$ présentent chacun labiale suivie de palatale, assourdie dans le premier cas, sonorisée dans le second; le terme moyen semble devoir être dans les deux cas une spirante : *f* et *z*, qui l'une et l'autre manquent au sanscrit. La spirante transparaît en grec aussi, dans la sifflante du nom propre Kambysēs = Ka(n)bujiya, le fils de Cyrus, dont le nom rappelait probablement une des conquêtes de son père, le destructeur de Kapiśā. En tout cas, les deux spirantes paraissent bien nettes dans le titre de *Kadphizēs* revendiqué par les Kushan, quand leurs progrès les ont portés du district de *Kouei-chouang* au district de *Kao-fou* = *Kambu* en transcription chinoise. Ce titre de Kadphizēs est symétrique au titre de Taxilēs, sous lequel le roi de Taxila–Takṣaśilā, de son nom personnel Ambhi, est resté célèbre dans l'histoire d'Alex-

andre. L'un et l'autre sont des *tadrāja,* pour reprendre la terminologie de Pāṇini, IV, 1, 174; Kamboja a même les honneurs d'un sūtra spécial, IV, 1, 175, *kambojāl luk :* il n'y a pas de vṛddhi pour désigner le roi; il est *kamboja* (et non *kām°*). C'est une exception que Kātyāyana et Patañjali étendent à une série de princes : Coḍa, Kaḍera, Kerala, et que Candragomin, II, 4, 104, complète par Śaka, tous des « margraves », des chefs établis sur les Marches de l'Inde. Je ne veux pas pousser plus loin ici cette question compliquée; je me réserve de la reprendre à part, en détail, et de chercher à en dégager les conclusions qu'elle comporte pour l'histoire des Kushan en particulier, Je me contenterai de citer un seul cas bien caractéristique de l'alternance Kapiśā-Kamboja. Le Rāmāyaṇa, dans la recension cachemirienne (WEBER, *Rāmāyaṇa,* p. 25, note), lit au vers IV, 44, 23 *Āraṭṭaṁ Kapiśaṁ Bālhīm.* Kṣemendra, dans sa Mañjarī (IV, 252), écrit *ĀraṭṭaBālhiKāmboja°.* Entre l'*i* de Kapiśā et l'*o* de Kamboja, l'intermédiaire semble être un *u* adouci, analogue à l'*u* français, que le sanscrit ne possède pas, celui que supposait l'alternance de (*Śrī*)*vi*(*jaya*) et de (*Che-li*)-*fo* [= *bu*[d]]-(*che*) sur le domaine indonésien. Précisément sur ce même domaine, nous retrouvons un nom analogue, mais non identique, à Kamboja; c'est *Kamvuja,* notre Cambodge actuel, dont les Singhalais et les Tibétains ont fait également *Kamboja,* mais qui ne paraît jamais avec un *o* dans les textes épigraphiques écrits sur place. *Kam-vuja* semble faire pendant à *Śrī-vija*(*ya*), et surtout à la forme transcrite par *San-fo-ts'i* (= *Sam-bu*[d]*-jay*) en chinois et notée *sĕmboja* en javanais (pour toutes les diverses formes de ce nom, cf. FERRAND, *J. A.,* 1919, II, 158). Déjà Schlegel (*T'oung-pao,* II, 176) avait soupçonné la parenté de *Kĕmboja* et de *Sĕmboja,* où il retrouvait le nom malais de la *Plumeria acutifolia;* mais c'est là une plante d'importation récente, originaire de l'Amérique Centrale, aujourd'hui répandue dans l'Inde et l'Indonésie

(Lushington, *List*, 1825 : Pagoda tree; Jasmine spurge; Spanish American jasmine); les noms qu'elle a reçus en uriya (*gōsampige*) et en tulu (*gosampige; sampāi*) sont manifestement en relation avec le nom malais. Si le rapport entre Kamboja et Samboja est exact, il faut donc remonter beaucoup plus haut pour l'expliquer. On peut dès lors se demander si le nom à la base n'est pas celui des *Bhoja*, qui présente à vrai dire une aspirée initiale; mais l'analogie des mots *bhojana, bhoga* et autres dérivés de la racine *bhuj* en sanscrit était assez forte pour introduire cette altération. Les Bhoja ont été admis à un rang élevé dans la société brahmanique, en raison de leur alliance avec Kṛṣṇa; le MahāBhārata, où ils figurent souvent, les associe en général aux Vṛṣṇi et aux Andhaka, les deux principaux clans du parti de Kṛṣṇa. Mais Aśoka les classe encore parmi les pays frontières (édit XIII), sur le même pied que les Yavana et les Kamboja. La géographie des Purāṇa (*Mārk.*, 57, 53; *Vāyu*, 45, 132; *Matsya*, 113, 52) les range dans les populations du Vindhya où ils se rencontrent avec les Kosala, les Tosala, les Utkala, etc.[1]. Dans les temps modernes, le nom des Bhoja, devenu plus familier que celui des Kamboja, réagit sur eux. La dernière dynastie de Vijayanagar, au

[1] Par une rencontre singulière, le nom du Kamboja et celui du Cambodge présentent tous deux, indépendamment et à un immense intervalle, la même altération de l'initiale. Ptolémée, VI, 11, 6, décrivant la Bactriane, place au sud de l'Oxus les *Tambyzoi* à côté des *Tokharoi;* il n'est pas douteux que *Tambyzoi* est ici l'équivalent du *Kamboja*, comme *Tokharoi* de *Tukhāra*.

D'autre part, le nom du Cambodge subit en Chine une dernière transformation, ou plutôt déformation, au début du XVIIe siècle; «le nom [de *Kan-po-tche*] devient alors *Tong-pou-tch'ai*» (Pelliot, *B.É.F.E.-O.*, II, 126). M. Pelliot propose de considérer le caractère du *tong* comme fautif et de substituer à 東 le caractère 柬, qui se lit *kien*. La rencontre n'est peut-être pas de pur hasard; le *k* initial, en se mouillant, a pu dans les deux cas aboutir à la dentale.

Je note encore qu'une des bouches du Gange, la plus occidentale, porte dans Ptolémée, VII, 1, 18 et 30, le nom de *Kambuson*.

XVIe siècle, accouple régulièrement les deux noms; ses princes se flattent d'être honorés par Kāṁbhoja–Bhoja–Kāliṅga, etc. Voir par exemple *Ep. Ind.*, XI, 334; XII, 343; XIII, 229; XVI, 313. Le nom du Kamboja y est toujours écrit *Kāṁbhoja* à l'imitatien de *Bhoja*. Les pandits du Vijayanagar auraient pu alléguer à l'appui de leur graphie une autorité presque sacrée; le grammairien Yāska, le prédécesseur de Pāṇini, dans le passage fameux du Nirukta, II, 1, 4, où il mentionne l'usage du verbe *śav* avec le sens de «aller» chez les Kamboja, ajoute une curieuse interprétation du nom des Kamboja : *śavatir gatikarmā Kambojeṣv eva bhāṣyate Kambojāḥ Kambalabhojāḥ kamanīyabhojā vā kambalah kamanīyo bhadati*. . . «les Kamboja, ce sont les «Bhoja à manteaux de laine (*kambala*)» ou «les Kamboja à *kamanīya* (souhaitable)»; le souhaitable [pour eux], c'est un manteau de laine [à cause du froid, ajoute le glossateur]». Yāska donne cette étymologie pour bien marquer la position des Kamboja au regard des Ārya, dont il oppose l'usage linguistique au leur dans la phrase suivante; les Kamt boja, puisqu'ils sont une branche des Bhoja, ne font pas partie des Ārya. Ainsi, à une époque aocienne, voisine de ce qu'on appelle la période védique, un grammairien érudit et sagace analysait le nom des Kamboja, comme nous proposons de le faire, en *kam*+*bhoja*, et il avouait sincèrement son embarras à expliquer par le sanscrit l'élément *kam* placé en tête du nom.

Après ce long détour, on trouvera peut-être moins téméraire que j'aie essayé de retrouver dans Tāmalipti un correspondant du nom de Kāmarūpa. Au reste, je ne prétends pas apporter autre chose qu'une hypothèse de discussion. Quel que doive en être le sort définitif, il ne saurait affecter les conclusions de notre travail. Ces couples d'ethniques, identiques de forme, différenciés seulement par leur initiale, s'appliquent à des régions placées deux par deux en étroite juxtaposition. Le procédé de différenciation par une préformante initiale est

étranger aux deux groupes de langages, aryen et dravidien, qui ont créé la civilisation de l'Inde historique. Il est caractéristique d'une famille de langues, aujourd'hui encore répandue sur un immense domaine, de l'Himalaya à l'île de Pâques, et qui se maintient dans des massifs de hauteurs à l'intérieur de l'Inde. Les représentants attardés de cette race antique sont les héritiers inconscients d'une civilisation qui a eu sa grandeur. Elle avait créé dans l'Inde de véritables unités politiques, d'une étendue considérable, si fortement liées à la vie réelle du pays qu'elles ont persisté à travers les millénaires jusqu'à notre époque. L'existence côte à côte d'ethniques pour ainsi dire jumelés, parfois même trijumeaux, jette une lueur curieuse sur la constitution politique et sociale de cette civilisation. M. James Hornell, dans un magnifique essai sur les origines et la signification ethnologique des bateaux indiens (*Memoirs of the Asiatic Society of Bengal,* vol. VII, n° 3, 1920), a été conduit par ses recherches d'ordre technique à des conclusions qu'il a dû accepter, dit-il, sans s'y être préparé, et ces conclusions ne sont pas sans analogie avec les nôtres. Il admet une forte influence polynésienne sur la population prédravidienne des côtes méridionales de l'Inde: une vague d'immigration malaise serait arrivée plus tard, après l'entrée en scène des Dravidiens, et c'est elle qui aurait apporté de l'Archipel malais la culture du cocotier. Je rappelle encore, comme une sorte d'excuse à ma hardiesse, que l'érudit et inventif A. Weber n'avait pas craint de signaler une parenté possible entre un vocable inexpliqué, encore inexplicable, *tābuvam,* qu'il avait rencontré dans le Veda de la magie (Atharvav., V, 13) dans une formule contre le poison des serpents, et le mot *tabou* australo-polynésien (*Sitzb. Ak. Wiss. Berlin,* 1876, XXXI, p. 684); il pensait à un emprunt tardif, venu de l'Inde, par la voie des colonies hindoues de l'Indonésie. Barth, rendant compte de ce mémoire dans le *Bulletin des Religions de l'Inde*

(*OEuvres*, II, p. 254), observait avec raison : «C'est prêter une bien grande fortune à trois syllabes obscures perdues dans un coin de l'Atharvaveda»; il ajoutait néanmoins : «S'il y a un rapport entre les deux mots, il serait plutôt, ce me semble, dans le sens inverse.» Il y a lieu maintenant de reprendre et de poursuivre une enquête méthodique pour déceler les influences que ce passé a pu, a dû exercer sur le développement de la civilisation indienne. M. Przyluski a déjà courageusement ouvert la voie pour le vocabulaire (*Mém. Soc. Ling.*, XXII, 205 et suiv.; *Bull. Soc. Ling.*, XXIV, 118 et suiv.). Il faut savoir si la légende, la religion, la pensée philosophique de l'Inde ne doivent rien à ce passé. On a regardé l'Inde trop exclusivement du point de vue indo-européen. Il convient de se souvenir que l'Inde est un grand pays maritime, ouvert sur un immense bassin qui est si bien sa Méditerranée, une Méditerranée proportionnée à ses dimensions, qu'on l'a cru longtemps fermé au Sud. Le mouvement qui a porté la colonisation hindoue vers l'Extrême-Orient, probablement aux environs de l'ère chrétienne, était loin d'inaugurer une route nouvelle, comme Colomb le fit en naviguant vers l'Occident. Aventuriers, trafiquants et missionnaires, ils profitaient des progrès techniques de la navigation pour suivre, dans des conditions meilleures de confort et de rendement, la voie tracée, de temps immémorial, par des marins d'une autre race, que l'Inde aryenne ou aryanisée méprisait comme des sauvages, dont elle n'avait pas su apprécier plus tôt l'audace et l'habileté, et dont elle continuait à ignorer tout ce qu'elle leur avait dû.